

UNE FILLE DU RÉGENT
(1846)

ALEXANDRE DUMAS

Une fille du Régent
comédie en quatre actes et un prologue

Théâtre-Français. – 1^{er} avril 1846.

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-90-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

*Un chemin creux couvert de neige ;
un couvent au milieu d'un étang glacé.*

Scène première

Le marquis de Pontcalec, le comte de Mont-Louis, embusqués.

PONTCALEC

Croyez-vous qu'il passe par ici, Montlouis ?

MONTLOUIS

Il n'y a pas d'autre chemin pour aller à Clisson ; d'ailleurs, nos deux amis le suivent par derrière, n'est-ce pas ?

PONTCALEC

Oui.

MONTLOUIS

De deux choses l'une, alors : ou il suivra le grand chemin, et nous l'arrêterons au passage, ou il prendra quelque route de traverse, et nos amis le rejoindront.

PONTCALEC

Chut ! j'entends des pas.

MONTLOUIS

Vous croyez ?

PONTCALEC

J'en suis sûr ; une branche a craqué...

MONTLOUIS

En effet...

PONTCALEC

Cachons-nous !

MONTLOUIS

Ma foi, je crois qu'il est trop tard, et qu'il nous a vus.

PONTCALEC

N'importe ! il ne pourra point nous échapper, puisque nous sommes devant lui, et que du Couédic et d'Auvray sont derrière.

MONTLOUIS

Alors, marchons à lui.

Scène II
Les mêmes, Gaston.

GASTON, tirant deux pistolets de dessous son manteau
Un pas de plus, et vous êtes morts !

MONTLOUIS

Oh ! oh ! voilà comme vous y allez, chevalier ?

GASTON

Nommez-vous, messieurs ; car je vois bien que vous n'êtes pas des voleurs... Nommez-vous si vous tenez à la vie.

PONTCALEC

Remettez vos pistolets à votre ceinture, monsieur de Chanley. Voici M. le comte de Montlouis ; et moi, je suis le marquis de Pontcalec.

GASTON

Et que venez-vous faire ici, messieurs, je vous prie ?

PONTCALEC

Vous demander quelques explications sur votre conduite... Approchez donc... et répondez, s'il vous plaît.

GASTON

L'invitation est faite d'une singulière façon, marquis ; ne pourriez-vous, si vous désirez que j'y réponde, la faire en d'autres termes, et lui donner une autre forme ?

MONTLOUIS

Approchez-vous, Gaston ; nous avons réellement à vous parler, mon ami.

GASTON

À la bonne heure ! je reconnais votre courtoisie, mon cher Montlouis ; mais j'avoue que je ne suis pas encore habitué aux manières de M. de Pontcalec.

PONTCALEC

Mes manières sont celles d'un rude et franc Breton, monsieur, qui n'a rien à cacher à ses amis, et qui ne s'oppose pas à ce qu'on l'interroge aussi franchement qu'il interroge les autres.

GASTON

Messieurs, je suis à vos ordres...

PONTCALEC

Un instant... Monsieur de Couédic, restez où vous êtes, et vous, monsieur d'Auvray, allez vous mettre en sentinelle sur le chemin... Si quelque étranger s'approche, vous nous préviendrez. (Du Couédic fait quatre pas en arrière ; d'Auvray disparaît.) Maintenant, chevalier, préparez-vous à nous répondre.

GASTON

Messieurs, permettez-moi de vous dire que tout ce qui se passe en ce moment me semble bien étrange... C'est moi que vous suiviez, à ce qu'il paraît... ou plutôt que vous précédiez... C'est moi que suivaient MM. d'Auvray et du Couédic... Voyons, que signifie tout ceci ? Si c'est une plaisanterie, l'heure et le lieu me paraissent mal choisis...

PONTCALEC

Non, monsieur, ce n'est point une plaisanterie... C'est un interrogatoire...

MONTLOUIS

C'est-à-dire une explication, chevalier...

PONTCALEC

Interrogatoire ou explication, peu importe... La circonstance est trop grave pour jouer sur le sens ou ergoter sur les mots : répondez donc à nos questions, monsieur de Chanley, que ce soit un interrogatoire ou une explication.

GASTON

Vous commandez durement, marquis.

PONTCALEC

Si je commande, monsieur, c'est que j'en ai le droit. Suis-je votre chef, ou ne le suis-je pas ?... Vous avez fait le serment d'obéir ; obéissez.

GASTON

J'ai fait serment d'obéir, monsieur... mais non pas comme un laquais.

PONTCALEC

Vous avez fait serment d'obéir comme un esclave...

GASTON, mettant la main à son épée

Monsieur le marquis !

PONTCALEC

Chevalier, rappelez-vous les faits : nous conspirions tous quatre, nous ne réclamions pas votre appui, vous êtes venu nous l'offrir vous-même : est-ce vrai ?

GASTON

C'est vrai !

PONTCALEC

Alors, nous vous avons reçu et accueilli parmi nous comme un ami, comme un frère... Nous vous avons dit toutes nos espérances, confié tous nos projets... Bien plus, quand il s'est agi de tirer au sort à qui frapperait, vous avez exigé que votre nom fût mis dans l'urne avec les nôtres... Est-ce encore vrai ?...

GASTON

C'est vrai !

PONTCALEC

Votre nom est sorti... C'était un grand honneur... et un grand danger que vous faisait le sort... Alors, chacun de nous vous a offert de prendre votre place, si quelque motif devait vous arrêter ; est-ce toujours vrai ?

GASTON

Vous ne dites pas un mot, j'en conviens, qui ne soit l'exacte vérité, marquis.

PONTCALEC

C'est ce matin que vous avez tiré au sort... C'est ce soir que vous deviez être sur la route de Paris... Où vous trouvons-nous, au contraire ?... Sur celle de Clisson !... de Clisson, où demeurent les plus mortels ennemis de l'indépendance bretonne... où loge le maréchal de Montesquiou, notre ennemi juré...

GASTON

Ah ! monsieur !...

PONTCALEC

Chevalier, répondez par des paroles franches, et non par de méprisants sourires ; répondez, monsieur de Chanley, je vous l'ordonne, répondez...

GASTON

Messieurs, si vous m'aviez suivi au lieu de m'arrêter ici, vous eussiez vu que ce n'était point à Clisson que j'allais.

PONTCALEC

En tout cas, ce n'était point à Paris non plus.

GASTON

Non, messieurs.

PONTCALEC

Où alliez-vous, alors ?

GASTON

Messieurs, je vous en prie... ayez confiance en moi, et ménagez mon secret... C'est un secret de jeune homme... Un secret où non-seulement mon honneur, mais encore celui d'une autre personne est engagé.

MONTLOUIS

Alors, c'est donc un secret d'amour ?

GASTON

Oui, mon cher Montlouis... et j'ajouterai de premier amour !

PONTCALEC

Défaites que tout cela !

GASTON

Monsieur le marquis, c'est la seconde fois...

MONTLOUIS

Pardonnez-moi, mon ami ; mais, en vérité, c'est trop peu dire pour contenter des complices... disons le mot... Comment croire que vous allez à un rendez-vous par ce temps de neige abominable, et que ce rendez-vous n'est pas à Clisson, quand, excepté ce couvent (il le montre), il n'y a pas une maison bourgeoise à deux lieues à la ronde ?

PONTCALEC

Monsieur de Chanley, la partie que nous avons entreprise est

grave : nous y jouons nos biens, notre tête, et, plus que tout cela, notre honneur !... Voulez-vous répondre clairement aux questions que je vais vous adresser ? Au nom de nous tous, répondez enfin de façon à ne nous laisser aucun doute... ou sinon, monsieur, foi de gentilhomme, en vertu du droit de vie et de mort que vous m'avez donné librement et de votre propre volonté sur vous-même, foi de gentilhomme, je vous le répète, je vous casse la tête d'un coup de pistolet...

(Silence d'un instant.)

GASTON

Marquis, non-seulement vous m'insultez en me soupçonnant, mais encore vous me brisez le cœur en m'affirmant que je ne puis détruire vos soupçons qu'en vous initiant à mon secret.

(Il tire des tablettes de sa poche, et écrit quelques mots sur un morceau de papier, le déchire, remet le portefeuille dans sa poche et enferme le papier dans sa main.)

MONTLOUIS

Que fait-il ?

GASTON

Maintenant, écoutez-moi, marquis de Pontcalec : voici dans cette main le secret que vous voulez savoir ; moi vivant, vous ne le saurez pas. Brûlez-moi la cervelle, vous en avez le droit... Moi mort, vous ouvrirez ma main, vous lirez ce billet, et vous verrez alors si je méritais un soupçon pareil. J'attends.

PONTCALEC, avec un mouvement de menace

Eh bien, puisque vous le voulez, malheureux !...

MONTLOUIS, se jetant entre eux

Pontcalec !... Gaston !... Au nom du ciel, marquis, je le connais, il se laisserait tuer sans prononcer une parole... Gaston, je t'en supplie, au nom de notre vieille amitié... tu n'auras pas de secret pour des hommes d'honneur... Gaston, à genoux, je te conjure de tout nous dire !... Marquis, Gaston dira tout ; pardonnez-lui.

PONTCALEC

Mais certainement, que je lui pardonne... et bien plus... que je

l'aime.. il le sait bien... pardieu ! Qu'il nous prouve son innocence seulement, et, aussitôt, je lui fais toutes les réparations qu'il exigera... Mais, auparavant... rien... C'est à lui de céder ; il est jeune, il est seul au monde, il n'a pas, comme nous, des femmes, des mères et des enfants dont il expose la fortune et le bonheur... il ne risque que sa vie, lui, et il en fait le cas qu'on en fait à vingt-cinq ans ! mais, avec sa vie, il joue la nôtre... Un mot, un seul mot ! qu'il nous présente une justification probable... et, le premier, je lui ouvre mes bras.

MONTLOUIS

Mon ami !

PONTCALEC

Gaston ! (Il lui donne sa main.) Mon fils !

GASTON

Eh bien, marquis, eh bien, comte, vous allez être satisfaits.

MONTLOUIS

Ah !

GASTON

Je ne demande que votre parole.

MONTLOUIS

Foi de gentilhomme, votre secret mourra là, Gaston.

(Pontalec met aussi la main sur son cœur.)

GASTON

Voyez-vous cette maison ?

MONTLOUIS

Ce couvent, vous voulez dire ?

GASTON

Oui ; c'est là que je vais.

PONTCALEC

Vous allez ici ?...

GASTON

Ici même, monsieur. Ce couvent renferme une jeune fille que j'aime depuis huit mois, c'est-à-dire depuis notre association ; peut-être, si je l'eusse aimée auparavant... Mais Dieu a fait les choses ainsi !... Je l'ai vue pour la première fois dans une pro-

cession à Nantes ; je l'ai suivie, je l'ai épiée, et je lui ai fait tenir une lettre.

PONTCALEC

Mais comment la voyez-vous ? Ce couvent est entouré d'eau et fermé de murs partout où il n'est pas entouré d'eau.

GASTON

Cent louis ont mis le jardinier dans mes intérêts... L'été, je trouve cette barque amarrée à ce saule ; j'ai la clef du cadenas... je rame jusqu'au-dessous de cette fenêtre, et alors je la vois, je lui parle.

PONTCALEC

Oui, je comprends cela l'été ; mais, à cette heure, le bateau ne peut plus naviguer.

GASTON

C'est vrai, marquis ; mais, à défaut de bateau, il y a ce soir une croûte de glace ; ce soir, j'irai donc à elle sur cette glace ; peut-être se brisera-t-elle sous mes pieds et m'engloutirai-je ; tant mieux !... car, je l'espère, alors, monsieur, vos soupçons s'engloutiront avec moi.

MONTLOUIS

Ah ! Gaston, que tu me fais de bien !

PONTCALEC

Ah ! chevalier, pardonnez-moi ; mais je me défie de moi-même, et c'est bien naturel... après l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour votre chef... Ainsi, vous nous donnez votre parole d'honneur, votre foi de gentilhomme que c'est bien là ?

GASTON

Je fais mieux... je vous dis : Marquis, attendez... et vous allez voir.

MONTLOUIS

Mon Dieu ! si cette glace...

GASTON

À la garde de Dieu ! (Il marche lentement sur la glace, et arrive à la fenêtre du balcon.) Hélène ! Hélène ! (Se retournant.) Vous êtes

toujours là, messieurs ?

MONTLOUIS

Oui... Cachons-nous, marquis !... que cette jeune fille ne nous voie point.

(Ils se cachent, mais de manière à rester en vue du spectateur.)

GASTON

Hélène !

(La fenêtre s'ouvre, une jeune fille paraît au balcon.)

Scène III

Les mêmes, Hélène de Chaverny.

HÉLÈNE

C'est vous ?

GASTON

Oui.

HÉLÈNE

Ah ! mon Dieu, vous voilà venu... malgré le froid, sur cette glace à peine prise !... Je vous avais cependant bien défendu, dans ma lettre, d'arriver à moi par ce chemin.

GASTON

Avec votre lettre sur mon cœur, Hélène, il me semble que je ne puis courir aucun danger... C'est un talisman sauveur... et dont j'ai déjà éprouvé l'effet... Mais qu'avez-vous donc de si triste et de si sérieux à me dire ?... Vous avez pleuré, ce me semble.

HÉLÈNE

Hélas ! mon ami, depuis ce matin, je ne fais pas autre chose.

GASTON

Depuis ce matin ? C'est étrange. Et moi aussi, Hélène, je pleurerai, si je n'étais pas un homme.

HÉLÈNE

Que dites-vous, Gaston ?...

GASTON

Rien !... Revenons à vous : quels sont vos chagrins, mon amie ? Dites-moi cela.

HÉLÈNE

Vous le savez, Gaston, je ne m'appartiens pas... Je suis une pauvre orpheline, élevée ici, n'ayant d'autre patrie et d'autre monde, d'autre univers que ce couvent ; je n'ai jamais vu personne à qui je puisse donner les noms de père et de mère ; je crois ma mère morte, et l'on m'a toujours dit mon père absent ; je dépends donc d'une puissance invisible qui s'est révélée à notre supérieure seulement. Ce matin, ma bonne mère m'a fait venir et m'a annoncé mon départ.

GASTON

Votre départ, Hélène ! vous quittez le couvent ?...

HÉLÈNE

Oui... Il paraît que ma famille me réclame, Gaston.

GASTON

Votre famille ? Mon Dieu ! que nous veut encore ce nouveau malheur ?

HÉLÈNE

Oui, vous avez raison, Gaston, quoique ce que vous dites là puisse paraître étrange à des indifférents... J'étais heureuse dans ce couvent, je ne demandais pas davantage au Seigneur que d'y rester jusqu'au moment où je deviendrais votre femme. Le Seigneur dispose de moi autrement ; que vais-je devenir ?...

GASTON

Et cet ordre qui vous enlève ?...

HÉLÈNE

N'admet, à ce qu'il paraît, ni discussion ni retard...

GASTON

Savez-vous au moins quelque chose sur votre famille ?

HÉLÈNE

Rien ! rien ! Je sais qu'il faut partir, voilà tout. Quand ma bonne mère m'a annoncé cela, j'ai fondu en larmes, je me suis jetée à ses genoux... Alors, elle s'est doutée qu'il y avait à mes larmes un autre motif que celui que je leur donnais ; elle m'a pressée, interrogée, et, pardonnez-moi, Gaston, j'avais besoin de confier mon secret à quelqu'un, j'avais besoin d'être plainte et

consolée ! Je lui ai tout dit !

GASTON

Tout ?

HÉLÈNE

Oui, que je vous aimais et que vous m'aimiez ; tout, elle sait tout... excepté la manière dont nous nous voyons... car j'avais peur, si j'avouais cela, qu'on ne m'empêchât de vous voir une dernière fois, et je voulais cependant vous dire adieu.

GASTON

Et qu'a-t-elle dit alors ?

HÉLÈNE

Une chose qui m'effraye, Gaston... Chut !

GASTON

Qu'y a-t-il donc ?

HÉLÈNE

J'ai cru entendre... Non, rien.

GASTON

Eh bien ?

HÉLÈNE

Ce quelle m'a dit me fait supposer que je suis la fille de quelque grand seigneur.

GASTON

Dites, j'écoute.

HÉLÈNE

Elle m'a dit : « Il faut oublier le chevalier, ma fille ; car qui sait si votre nouvelle famille consentirait à cette union ? »

GASTON

Mais ne suis-je pas d'une des plus vieilles maisons de Bretagne ?... et, sans que je sois riche, ma fortune n'est-elle point indépendante ?... Vous lui avait fait cette observation, n'est-ce pas, Hélène ?...

HÉLÈNE

Oui ; je lui ai dit : « Ma mère, Gaston me prenait sans nom, sans fortune ; on peut me séparer de Gaston ; mais ce serait à moi une cruelle ingratitude de l'oublier, et je ne l'oublierai jamais ! »

GASTON

Hélène, vous êtes un ange !... Mais les anges sont doux et bons : ce qu'on vous ordonnera de faire, vous le ferez !

HÉLÈNE

Non ! ne croyez pas cela, Gaston ; j'ai quelque chose en moi que vous ne connaissez pas vous-même, et qui parfois m'épouvante !... quelque chose de fier et d'absolu qui, lorsqu'on me résiste, amène sur mes lèvres le mot *Je veux* !... Je vous dis tous mes défauts, Gaston ; car je ne veux pas que vous me croyiez meilleure que je ne suis.

GASTON

C'est que, comme vous le disiez, Hélène, vous êtes la fille de quelque grand seigneur, et que Dieu vous a donné le droit de commander. Tant mieux si cela est ainsi.

HÉLÈNE

Comment, tant mieux ? Vous réjouiriez-vous donc de notre séparation ?

GASTON

Non ; mais je me réjouis de ce que vous trouvez une famille noble et puissante au moment où vous allez peut-être perdre un ami !

HÉLÈNE

Perdre un ami... Mais je n'ai pas d'autre ami que vous ! dois-je donc vous perdre ?...

GASTON

Je vais du moins être forcé de vous quitter pour quelque temps, Hélène !

HÉLÈNE

Vous ?...

GASTON

Oui, moi ! Le destin a pris à tâche de nous faire semblables en tout, et vous n'êtes pas la seule à ignorer ce que vous garde le lendemain.

HÉLÈNE

Gaston, que voulez-vous dire ?

GASTON

Ce que, dans mon amour, ou plutôt dans mon égoïsme, je n'ai pas osé vous dire encore... J'allais au-devant de l'heure à laquelle nous sommes arrivés les yeux fermés ; ce matin, mes yeux se sont ouverts... Il faut que je vous quitte, Hélène !

HÉLÈNE

Mais pour quoi faire ?... qu'avez-vous entrepris ?... qu'allez-vous devenir ?

GASTON

Hélas ! nous avons chacun notre secret, Hélène ! que le vôtre ne soit pas aussi terrible que le mien, c'est tout ce que je demande au ciel !

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'avons-nous donc fait pour être si malheureux ?...

GASTON

Voyons, Hélène, du courage !... Pourrai-je vous voir encore une fois avant mon départ ?...

HÉLÈNE

Je ne crois pas, je pars demain.

GASTON

Et quelle route prenez-vous ?

HÉLÈNE

Celle de Paris.

GASTON

Comment ! vous allez donc... ?

HÉLÈNE

Je vais à Paris.

GASTON

Grand Dieu ! et moi aussi !

HÉLÈNE

Et vous aussi ?

GASTON

Nous nous trompions, Hélène ; nous partions tous deux, mais nous ne nous quittions pas !

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que me dites-vous là ?...

GASTON

Que nous avons tort d'accuser la Providence, et qu'elle se venge en nous accordant plus que nous n'eussions osé lui demander... Non-seulement nous pourrions nous voir tout le long de la route, mais encore à Paris... Eh bien, à Paris, nous ne serons pas tout à fait séparés... Avec qui partez-vous ?

HÉLÈNE

Avec sœur Thérèse, la religieuse dont la cellule touche mon appartement.

GASTON

Alors, tout va pour le mieux. Hélène, moi, je vous suis à cheval, comme un voyageur étranger ; chaque soir, je vous parle, et, quand je ne puis parvenir à vous parler, je vous vois du moins...

HÉLÈNE

Chut !

GASTON

Quoi ?

HÉLÈNE

C'est sœur Thérèse qui m'appelle... Me voilà, ma sœur.

(Elle rentre.)

GASTON, revenant

Eh bien, messieurs, êtes-vous satisfaits, et ce que vous avez vu vous suffit-il ?...

PONTCALEC

Embrasse-moi, mon fils.

MONTLOUIS

Oh ! j'avais répondu de toi, Gaston.

GASTON

Vous n'avez donc plus aucun doute ?

PONTCALEC

Non... Va accomplir ta mission, frère, et que Dieu te garde !

HÉLÈNE

Gaston ! Gaston !

GASTON, retournant à la fenêtre

Hélène, me voici !

HÉLÈNE

Adieu, mon ami, ou plutôt...

GASTON

Au revoir !

HÉLÈNE

Oh ! oui, au revoir !

(Elle lui donne sa main à baiser.)

ACTE PREMIER

L'auberge du Tigre royal, à Rambouillet.

Scène première

Madame Bernard, seule, sortant d'une chambre.

Oh ! l'horrible engeance que ces domestiques ! ils ne savent même pas faire du feu sans laisser la chambre s'emplier de fumée. (Elle va ouvrir une fenêtre qui se trouve dans un pan coupé.) Là ! maintenant donnons des ordres pour le souper de ces dames, ou plutôt veillons nous-même à ce qu'il n'y manque rien.

(Elle sort.)

Scène II

Dubois, Tapin, paraissant tous deux à la fenêtre.

DUBOIS

Est-ce ici, maître Tapin ?

TAPIN

Ici même.

DUBOIS

Alors, aidez-moi à entrer... Bon ! merci... (Il entre dans la chambre.) Vous connaissez vos instructions !

TAPIN

Et je les remplirai à la lettre.

DUBOIS

Très-bien, allez. (Il referme la fenêtre.) Brrrrrr ! il ne fait pas chaud, ce soir ; heureusement qu'il y a bon feu dans cette chambre. (Il s'assied près du feu, ouvre un portefeuille, étale des papiers sur une table et se met à les feuilleter.) Allons, ma police secrète ne m'a pas trompé, et voici mes Bretons à la besogne ; mais comment diable notre conspirateur est-il venu à si petites journées ? Parti de Nantes le 11 janvier, à midi, et pas encore arrivé à Rambouillet le 21, à huit heures du soir ! Hum ! cela me cache probablement quelque nouveau mystère que va m'éclaircir cet honnête espion que M. de Montaran a trouvé moyen de placer près de

notre Brutus... Holà ! quelqu'un !... Eh bien, comment diable appelle-t-on ici ?... Ah ! voilà une sonnette.

(Il sonne.)

Scène III

Dubois, à table ; madame Bernard, entrant.

MADAME BERNARD

Oh ! mon Dieu !

DUBOIS

Venez, ici, ma chère madame Bernard.

MADAME BERNARD

Pardon, monsieur, vous n'étiez pas là tout à l'heure.

DUBOIS

Vous avez raison, j'étais dans la rue.

MADAME BERNARD

Mais par où êtes-vous entré ?

DUBOIS

Par la fenêtre.

MADAME BERNARD

Par la fenêtre ! pourquoi par la fenêtre ?

DUBOIS

Parce que je craignais d'être vu en passant par la porte.

MADAME BERNARD

Que désirez-vous ?

DUBOIS

Vous dire un mot en particulier.

MADAME BERNARD

En particulier ? Mais je ne vous connais pas, moi !

DUBOIS

Oh ! soyez tranquille ; quand je vous aurai dit ce mot, vous me connaîtrez parfaitement.

MADAME BERNARD

Ce mot, c'est donc... ?

DUBOIS

Mon nom, tout bonnement.

MADAME BERNARD

Votre nom !... votre nom est donc connu ?...

DUBOIS

Très-connu.

MADAME BERNARD

Dites.

DUBOIS

Approchez !... plus près !

MADAME BERNARD

Tout bas, alors ?

DUBOIS

Sans doute !

MADAME BERNARD

Pourquoi tout bas ?

DUBOIS

Pour qu'il n'y ait que vous qui l'entendiez.

MADAME BERNARD

Allons. (Elle s'approche, Dubois lui dit son nom tout bas.) Comment ! monseigneur !

DUBOIS

Allons, voilà que vous me trahissez !

MADAME BERNARD

Pardon, mon...

DUBOIS

Sieur... tout court, monsieur, vous entendez !

MADAME BERNARD

Et à quelle circonstance dois-je l'honneur de votre visite, monsieur ?

DUBOIS

À une affaire d'État.

MADAME BERNARD

Cette affaire n'a rien de compromettant pour ma maison ?

DUBOIS

Non, si vous me secondez ; sinon, ma chère madame Bernard, je ne réponds de rien...

MADAME BERNARD

Monsieur, je suis à vos ordres.

DUBOIS

Alors, je puis compter sur votre discrétion ?

MADAME BERNARD

Oh ! monsieur !

DUBOIS

Remarquez que c'est bien plutôt pour vous que pour moi que je vous recommande la discrétion... attendu qu'au premier mot que vous laisseriez échapper, je me verrais forcé de vous envoyer aux Madelonnettes.

MADAME BERNARD

Jésus Dieu !

DUBOIS

Oh ! vous y trouveriez très-bonne compagnie, ma chère madame Bernard. Depuis quelque temps, j'y ai envoyé des personnes très-bien.

MADAME BERNARD

À partir de ce moment, je suis muette.

DUBOIS

Excepté pour moi !

MADAME BERNARD

Oh ! vous ! c'est autre chose, vous avez le droit de tout savoir.

DUBOIS

Alors, ne me cachez rien...

MADAME BERNARD

Interrogez, demandez, je suis prête à vous répondre.

DUBOIS

Vous est-il arrivé quelqu'un aujourd'hui venant par la route de Chartres ?

MADAME BERNARD

Oui, un homme, tout à l'heure.

DUBOIS

Une espèce de domestique ?

MADAME BERNARD

Justement !

DUBOIS

Un Breton ?

MADAME BERNARD

Il en a tout l'air.

DUBOIS

Et il a retenu une chambre pour son maître ?

MADAME BERNARD

Non, il n'a rien retenu.

DUBOIS

Il venait pour quelque chose, cependant ?

MADAME BERNARD

Il venait pour voir la chambre des deux dames.

DUBOIS

Quelle chambre ?

MADAME BERNARD

Cette chambre-ci, et une autre au bout du corridor.

DUBOIS

Ces chambres-ci sont donc retenues pour des dames ?

MADAME BERNARD

Oui, monsieur.

DUBOIS

Pour des dames de Nantes ?

MADAME BERNARD

Pour une dame de Paris allant au-devant d'une dame de Nantes.

DUBOIS

Et qui a retenu ces deux chambres ?

MADAME BERNARD

La dame de Paris, en passant, ce matin.

DUBOIS

Voilà la chose qui se complique. Et ces dames attendent-elles quelqu'un ce soir ?

MADAME BERNARD

Oui.

DUBOIS

Un jeune gentilhomme venant de Chartres ?

MADAME BERNARD

Non ; un grand seigneur venant de Paris.

DUBOIS

Madame Bernard, nous jouons aux propos interrompus.
Savez-vous le nom de ce valet ?

MADAME BERNARD

Il s'appelle M. Oven.

DUBOIS

C'est bien cela, cependant... Est-il encore ici ?

MADAME BERNARD

S'il n'y est point, il est dans l'hôtel en face.

DUBOIS

Faites-le appeler.

MADAME BERNARD, à la porte

Appelez M. Oven.

DUBOIS

Vous vous doutez, n'est-ce pas, ma chère madame Bernard,
que, lorsqu'il entrera, je vous serai obligé de sortir ?

MADAME BERNARD

À l'instant même, monsieur, à l'instant.

DUBOIS

Je ne vous retiens pas, allez !

MADAME BERNARD

Monsieur !...

DUBOIS

Très-bien !

Scène IV

Dubois, puis Oven.

DUBOIS, tirant sa montre

Huit heures et demie. En ce moment, monseigneur rentre au

Palais-Royal, arrivant de Saint-Germain, et me fait demander ; on lui répond que je n'y suis pas ; en conséquence de quoi, monseigneur s'apprête à faire quelque énorme folie... Frottez-vous les mains et faites votre escapade à loisir, monseigneur ; ce n'est point à Paris qu'est le danger, c'est ici ; mais Dubois veille, heureusement pour vous... Ah ! ah ! qu'est-ce que ce drôle ?

OVEN

C'est vous qui me demandez, monsieur ?

DUBOIS

Vous venez de Nantes ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Vous êtes à M. le chevalier Gaston de Chanley ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Et vous vous nommez Oven ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

En ce cas, viens ici, maraud ! (Oven regarde autour de lui.) Eh bien, n'as-tu pas entendu ?

OVEN

Si fait, monsieur ; mais j'ignorais que ce fût à moi...

DUBOIS

Que je parlasse ? Et à qui donc veux-tu que ce soit ? Nous ne sommes que deux. Voyons, approche.

OVEN

Pardon, monsieur ; mais qui êtes-vous ?

DUBOIS

Je crois que tu m'interroges, drôle ! Écoute : je suis celui à qui M. de Montaran t'a ordonné d'obéir.

OVEN

Comment ! j'aurais l'honneur... ?

DUBOIS

Silence ! On t'a donné cinquante louis pour me dire la vérité,
n'est-ce pas ?...

OVEN

C'est-à-dire qu'on me les a promis, monsieur.

DUBOIS, tirant une pile de pièces d'or
et la plaçant en équilibre sur la table

C'est tout un !

OVEN

Je puis donc les prendre, monsieur ?

DUBOIS

Un instant ! on te les a promis si tu parlais.

OVEN

Oui.

DUBOIS

Eh bien, tu n'as encore rien dit.

OVEN

C'est juste.

DUBOIS

Tu es donc prêt à répondre ?

OVEN

Interrogez !

DUBOIS

Attends. Tu me parais un gaillard fort intelligent.

OVEN

Monsieur...

DUBOIS

Nous allons faire un marché.

OVEN

Lequel ?

DUBOIS

Voici les cinquante louis.

OVEN

Je les vois bien.

DUBOIS

Je vais te questionner ; à chaque réponse que tu feras à mes questions, j'ajoute dix louis...

OVEN

Ah !

DUBOIS

Si la réponse est importante. Si la réponse est ridicule et stupide, j'en ôte dix...

OVEN

Oh !

DUBOIS

Tu vois qu'il ne tient qu'à toi de doubler la somme.

OVEN

Mais qui sera juge de la valeur de mes réponses ?

DUBOIS

Moi, pardieu ! puisque c'est moi qui paye.

OVEN

Oh ! oh !

DUBOIS

Maintenant, causons.

OVEN

À vos ordres.

DUBOIS

D'où viens-tu ?

OVEN

Je vous l'ai déjà dit.

DUBOIS

Ça ne fait rien, répète.

OVEN

De Nantes.

DUBOIS

Avec qui ?

OVEN

Vous le savez bien.

DUBOIS

N'importe, je désire le savoir mieux.

OVEN

Avec M. le chevalier Gaston de Chanley.

DUBOIS, allongeant la main vers les louis

Attention !

OVEN

J'écoute de toutes mes oreilles.

DUBOIS

Ton maître voyage-t-il sous son nom ?

OVEN

Il est parti sous son nom ; mais, en route, il en a pris un autre.

DUBOIS

Lequel ?

OVEN

Le nom de M. de Livry.

DUBOIS

Bien !

(Il ajoute dix louis.)

OVEN, joyeux

Oh !

DUBOIS

Et que faisait ton maître à Nantes ?

OVEN

Monsieur, il faisait ce que font les jeunes gens, il montait à cheval, il chassait, il allait au bal. (Dubois allonge la main vers les lois.) Attendez donc ! il faisait autre chose encore.

DUBOIS

Il était temps ! Que faisait-il ?

OVEN

Il quittait la maison deux fois la semaine, à huit heures du soir, et ne rentrait qu'à quatre heures du matin.

DUBOIS

À merveille ! Et où allait-il ?

Où il allait ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Dame, je n'en sais rien !

OVEN

Comment cela, tu n'en sais rien ?

DUBOIS

Non ; il me défendait de le suivre.

OVEN

Et tu ne le suivais pas ?...

DUBOIS

Non.

OVEN

DUBOIS, reprenant les dix louis

Imbécile !...

OVEN

Aïe !

DUBOIS

Et, depuis son départ, qu'a-t-il fait ?

OVEN

Monsieur, il a passé par Oudon, par Ancenis, par Nogent-le-Rotrou et par Chartres. (Dubois retire dix autres louis.) Oh ! mon Dieu !

DUBOIS

Revenons à notre interrogatoire... En route, il n'a été rejoint par personne ?...

OVEN

Non, monsieur ; au contraire, c'est lui qui a rejoint...

DUBOIS

Qui cela a-t-il rejoint ?...

OVEN

Une jeune demoiselle qui a été élevée aux Ursulines de Clisson...

DUBOIS

Cette demoiselle voyageait seule ?

OVEN

Non, monsieur ; elle voyageait avec une religieuse du même couvent, nommée sœur Thérèse.

DUBOIS

Et comment s'appelait cette pensionnaire ?

OVEN

Mademoiselle Hélène de Chaverny.

DUBOIS

Hélène ! le nom promet... Et cette belle Hélène est la maîtresse de ton maître, sans doute ?

OVEN, avec finesse

Dame, je n'en sais rien ; vous comprenez qu'il ne me l'a pas dit.

DUBOIS, reprenant dix autres louis

Il est plein d'intelligence, ma parole d'honneur !

OVEN

Oh ! monsieur, mais il ne restera plus rien !

DUBOIS

Le fait est qu'avec quatre réponses comme celles-ci encore, tu auras trahi ton maître gratis ; ce qui est fort triste pour un fidèle serviteur !

OVEN

Je crois que je vais me trouver mal !

DUBOIS

Continuons. Et ces dames vont à Paris ?

OVEN

Aujourd'hui, à deux heures, elles se sont arrêtées à Epernon.

DUBOIS

Ah ! ah ! et ton maître aussi ?

OVEN

Oui, monsieur. Puis, comme il est arrivé une dame de Paris, venant au-devant de la demoiselle, sœur Thérèse l'a quittée et est retournée à Clisson.

DUBOIS

Tout cela n'est pas d'une grande importance ; mais il ne faut pas décourager les commençants.

(Il remet dix louis.)

OVEN, à part

Il a remis dix louis !

DUBOIS

Et sais-tu comment s'appelait cette dame de Paris ?

OVEN

Je l'ai entendu nommer madame Desroches.

DUBOIS

Madame Desroches, dis-tu ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Tu en es sûr ?

OVEN

Comment, si j'en suis sûr ? La preuve, c'est qu'elle est grande, maigre et jaune.

DUBOIS

Grande ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Maigre ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Et jaune ?

OVEN

Oui.

DUBOIS

Voilà trois épithètes qui valent dix louis.

OVEN

Chacune ?

DUBOIS

Non pas ! Comme il y va, le drôle ! (Il remet dix louis.) Son âge ?

OVEN

Quarante-cinq ans, à peu près.

DUBOIS

Dix autres louis pour les quarante-cinq ans.

OVEN

Habillée d'une robe de soie à grandes fleurs.

DUBOIS

Allons, on fera quelque chose de toi !

OVEN

Il n'y a rien pour la robe de soie à grandes fleurs ?

DUBOIS

Non ; mais il y a dix autres louis si tu me dis où ces dames doivent coucher ce soir.

OVEN

Ici, monsieur, à l'hôtel du *Tigre royal*, et j'étais envoyé en avant par mon maître pour prendre connaissance des localités, attendu que, malgré madame Desroches, il veut, sans doute, continuer de voir la jeune personne.

DUBOIS, ajoutant dix louis

Bravo ! Et ton maître, où loge-t-il, lui ?

OVEN

À l'hôtel en face, de l'autre côté de la rue ; de sa chambre, on peut voir les fenêtres de celle de mademoiselle Hélène.

DUBOIS, ajoutant des louis, mais sans compter

Mon cher ami, tu peux compter que, d'ici à trois ans, ta fortune est faite, si, d'ici à trois ans, toutefois, tu n'es pas pendu.

OVEN

Puis-je prendre mon argent ?...

TAPIN, en dehors

Monsieur !... monsieur !...

Scène V
Les mêmes, Tapin.

DUBOIS

Un instant, sachons d'abord ce qui nous arrive.

TAPIN

Monsieur...

DUBOIS

Qu'y a-t-il, maître Tapin, et d'où vient cet air ébouriffé ?

TAPIN

Une chose fort importante.

DUBOIS

A-t-elle rapport à cet homme ?

TAPIN

Non.

DUBOIS, à Oven

Va-t'en, alors...

OVEN

Merci !... car mon maître ne peut tarder à arriver.

DUBOIS

C'est bien, et, quand il sera arrivé, s'il écrit...

OVEN

S'il écrit ?...

DUBOIS

Souviens-toi que je suis on ne peut plus curieux de voir son écriture, et que les lettres se payent, elles, sans condition.

OVEN

J'obéirai.

(Il sort.)

Scène VI
Dubois, Tapin.

DUBOIS

Voyons maintenant, qu'y a-t-il, maître Tapin ?

TAPIN

Il y a, monsieur, qu'au milieu de la chasse, monseigneur a

disparu.

DUBOIS

Comment, il a disparu ?...

TAPIN

Oui.

DUBOIS

Et on ne l'a pas revu à Saint-Germain ?

TAPIN

Non ; et l'homme qui m'apporte cette nouvelle, et qui arrive à franc étrier, croit que monseigneur a pris la route de Rambouillet.

DUBOIS

Tapin, je tiens tout !

TAPIN

Je me doutais bien qu'en vous disant...

DUBOIS

Tapin, cette jeune fille qui arrive des Ursulines de Clisson...

TAPIN

Quelle jeune fille ?...

DUBOIS

Je sais ce que je dis... Au-devant de laquelle on a envoyé madame Desroches...

TAPIN

Madame Desroches ?...

DUBOIS

Oui, sa confidente. Ce grand seigneur que madame Bernard attend de Paris.

TAPIN

Madame Bernard attend un grand seigneur ?...

DUBOIS

C'est lui ; le rendez-vous est à Rambouillet. Silence ! on vient.

Scène VII
Les mêmes, madame Bernard.

MADAME BERNARD

Monsieur, monsieur, voici ces dames qui arrivent.

DUBOIS

Eh bien, faites-les entrer.

MADAME BERNARD

Mais vous ?...

DUBOIS

Oh ! moi, vous trouverez bien un petit coin où me mettre ; je ne tiens pas grande place ; et, pourvu que je puisse tout voir et tout entendre...

MADAME BERNARD

Dans ce cabinet ?

DUBOIS

À merveille !... Allez chercher vos voyageuses, madame Bernard. (À Tapin.) Donne-moi ce manteau.

MADAME BERNARD, au fond

Par ici, mesdames, s'il vous plaît.

(Elle sort.)

DUBOIS, vivement

Tu connais la disposition de ce pavillon, n'est-ce pas ?

TAPIN

Parfaitement : il donne d'un côté sur la rue, de l'autre sur une ruelle déserte.

DUBOIS

Et l'on ne peut entrer que par la cour ?

TAPIN

À moins que, comme nous, on n'entre par les fenêtres.

DUBOIS

Des hommes dans la rue, des hommes dans la cour, des hommes dans la ruelle, déguisés en palefreniers, en marchands forains, en Savoyards ; qu'il n'y ait que monseigneur qui puisse pénétrer ici ; il y va de la vie de Son Altesse royale.

MADAME BERNARD

Entrez, mesdames, entrez.

(Dubois sort par une porte, Tapin par l'autre.)

Scène VIII

Madame Bernard, Hélène, madame Desroches.

Elles entrent par la porte du fond.

MADAME DESROCHES

Venez, mademoiselle, venez.

HÉLÈNE

C'est ici que nous devons passer la nuit, madame ?

MADAME DESROCHES

Oui, et d'avance, ce matin, j'avais retenu votre logement.

HÉLÈNE

C'est trop de bonté !

MADAME BERNARD

Ces dames trouveront le souper servi dans la chambre à côté.

HÉLÈNE

Merci, nous avons dîné à Épernon.

MADAME BERNARD

Mademoiselle ne désire-t-elle rien ?

HÉLÈNE

Une plume, du papier et de l'encre ; je voudrais écrire.

MADAME BERNARD

Voilà sur cette table tout ce que vous désirez.

HÉLÈNE

Puis-je disposer de ce salon ?

MADAME BERNARD

Il est à vous, mademoiselle, et, si vous voulez vous débarrasser de votre coiffe...

HÉLÈNE

Voici.

MADAME BERNARD

Laquelle des deux chambres préfère mademoiselle ?

HÉLÈNE, à madame Desroches

Voyez, madame, et choisissez pour moi.

(Madame Bernard et madame Desroches visitent les chambres.)

HÉLÈNE, seule un instant

C'est bien le moins que je lui écrive un mot. Pauvre Gaston ! il comptait m'accompagner jusqu'à Paris, lorsque l'arrivée de cette femme nous a séparés tout à coup. Peut-être ai-je tort, cependant ; mais il est si triste ! mais il semble si malheureux !

MADAME DESROCHES, rentrant

Celle-ci me paraît la plus commode ; préparez-la donc pour mademoiselle de Chaverny ; l'autre sera bonne pour moi.

Scène IX

Hélène, madame Desroches.

HÉLÈNE

Mais il me semble, au contraire...

MADAME DESROCHES

Mademoiselle, j'ai l'ordre d'avoir pour vous les soins les plus grands, et, tant qu'il sera en mon pouvoir, je me conformerai à cet ordre.

HÉLÈNE

En vérité, madame, je ne sais comment vous remercier de toutes vos prévenances.

MADAME DESROCHES

Mademoiselle, c'est un devoir que j'accomplis, et mes instructions me sont tracées à l'avance.

HÉLÈNE

Par qui ?

MADAME DESROCHES

Par la personne qui, de loin, a veillé sur vous jusqu'aujourd'hui, avec une tendresse de père ; par la personne qui a écrit à la supérieur du couvent de Clisson pour lui annoncer qu'elle vous attendait, et qui m'a envoyée près de vous pour vous préparer à la voir.

HÉLÈNE

Et cette personne, ne puis-je donc savoir qui elle est, madame ?

MADAME DESROCHES

C'est quelqu'un qui vous aime de toute son âme : vous n'en doutez point, je l'espère ?

HÉLÈNE

Oh ! non, et, si j'en doutais, je serais bien ingrate. Et l'on m'attend à Paris ?

MADAME DESROCHES

Non, on n'a pas eu le courage d'attendre ; on vient au-devant de vous.

HÉLÈNE

Ici ?

MADAME DESROCHES

Ici.

HÉLÈNE

Et je verrai bientôt celui... ?

MADAME DESROCHES

Vous le verrez ce soir.

HÉLÈNE, mettant la main sur son cœur

Oh ! mon Dieu !

MADAME DESROCHES

Mademoiselle...

HÉLÈNE

Oh ! c'est étrange, ce que je ressens !

MADAME DESROCHES

Éprouvez-vous donc tant de frayeur de vous trouver près de quelqu'un qui vous aime ?

HÉLÈNE

Ce n'est point de la frayeur, madame ; c'est du saisissement. Je n'étais pas prévenue que ce fût pour ce soir, et cette nouvelle, si importante, m'a causé une singulière émotion.

MADAME DESROCHES

Vous n'avez aucune répugnance à recevoir cette personne ?

HÉLÈNE

Oh ! tout au contraire, madame.

MADAME DESROCHES

Eh bien, un dernier mot.

HÉLÈNE

Dites.

MADAME DESROCHES

Cette personne est forcée de s'entourer du plus profond mystère.

HÉLÈNE

Pourquoi cela ?

MADAME DESROCHES

Vous savez qu'il est des questions auxquelles il m'est défendu de répondre.

HÉLÈNE

Mon Dieu, que signifient donc de pareilles précautions ?

MADAME DESROCHES

Elles sont nécessaires, croyez-le bien.

HÉLÈNE

Mais enfin, madame, en quoi consistent-elles ?

MADAME DESROCHES

D'abord, vous ne pouvez voir le visage de cette personne ; car, si vous la rencontrez plus tard, elle ne doit pas être reconnue de vous.

HÉLÈNE

Alors, elle viendra donc masquée ?

MADAME DESROCHES

Non, mademoiselle ; mais on éteindra toutes les lumières.

HÉLÈNE

Vous resterez avec moi, madame Desroches ?

MADAME DESROCHES

Cela m'est expressément défendu, mademoiselle.

HÉLÈNE

Mais, pour vous conformer ainsi aux désirs de cette personne, vous lui devez donc l'obéissance la plus absolue ?

MADAME DESROCHES

C'est un des plus grands seigneurs de France.

HÉLÈNE

Et ce seigneur est mon parent ?

MADAME DESROCHES

Le plus proche.

HÉLÈNE

Au nom du ciel, madame, ne me laissez point dans une pareille incertitude !

MADAME DESROCHES

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, mademoiselle, qu'il existait certaines questions auxquelles il m'était absolument défendu de répondre.

HÉLÈNE

Oh ! vous me quittez ?...

MADAME DESROCHES

Je viens d'entendre une voiture entrer dans la cour.

HÉLÈNE

Et cette voiture ?...

MADAME DESROCHES

Amène, sans aucun doute, celui que nous attendons.

HÉLÈNE

Mais, madame...

MADAME DESROCHES, prenant les deux bougies

Mademoiselle, il faut que je suive mes instructions.

(Elle sort avec une grande révérence et ferme la porte.)

Scène X

Hélène, puis Dubois.

HÉLÈNE

Oh ! il faut qu'il sache tout ce qui m'arrive, je le lui ai promis ; mais comment faire pour écrire dans l'obscurité ?... Ah ! ces tablettes, ce crayon. (Elle écrit.) « La personne qui me fait venir de Bretagne, au lieu de m'attendre à Paris, vient elle-même au-devant de moi, tant elle est, dit-elle, impatiente de me voir. Je

pense qu'elle repartira cette nuit ; guettez son départ, et présentez-vous chez moi derrière elle. » (Appelant.) Quelqu'un ! Holà ! quelqu'un !

DUBOIS, sortant du cabinet, à part

Oh ! mon Dieu !... et Tapin que j'ai renvoyé !...

HÉLÈNE

Holà ! quelqu'un ! (Apercevant Dubois.) Vous êtes attaché à l'hôtel ?

DUBOIS

Moi ?... Oui, mademoiselle.

HÉLÈNE

Pouvez-vous porter ces tablettes à M. Gaston de Chanley, un jeune homme qui arrive de Bretagne et qui loge dans l'hôtel en face ?

DUBOIS

Dans cinq minutes, il les aura.

HÉLÈNE

Allez, mon ami ; voici pour votre peine.

DUBOIS

Un écu ? Je n'ai pas toujours été si bien payé !

HÉLÈNE

On vient, dépêchez-vous.

DUBOIS

Je n'entendrai pas ce qu'ils diront ; mais je saurai autre chose qui le vaudra bien.

(Hélène pousse la porte sur lui.

On entend la voix du Régent au dehors.)

LE RÉGENT

Elle est là ?

MADAME DESROCHES

Oui, monseigneur.

LE RÉGENT

Seule ?

MADAME DESROCHES

Oui, monseigneur.

LE RÉGENT

Prévenue de mon arrivée ?

MADAME DESROCHES

Oui, monseigneur.

HÉLÈNE

Monseigneur ! que dit-elle donc là ?...

Scène XI

Hélène, le Régent.

LE RÉGENT

Mademoiselle, êtes-vous dans cette chambre ?

HÉLÈNE

Oui, mon... Dois-je dire monsieur ? dois-je dire monseigneur ?...

LE RÉGENT

Dites mon ami, Hélène.

(Il lui tend sa main, qui touche celle de la jeune fille.)

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu !

LE RÉGENT

Vous êtes effrayée ?

HÉLÈNE

Je l'avoue. Madame Desroches, êtes-vous là ?

LE RÉGENT

Madame Desroches, dites à mademoiselle qu'elle est aussi en sûreté près de moi que dans un temple, devant Dieu.

MADAME DESROCHES, entr'ouvrant la porte

Un mot de Votre Altesse suffira, je l'espère.

(Elle referme la porte.)

HÉLÈNE

De Votre Altesse ! Ah ! monseigneur, je tombe à vos pieds ; pardonnez-moi !...

LE RÉGENT

Voyons, qu'avez-vous ?... est-ce que je vous fais peur, chère enfant ?...

HÉLÈNE

Non ; mais, en touchant votre main, en sentant votre main touchant la mienne, une sensation étrange, inconnue...

LE RÉGENT

Oh ! parlez-moi, Hélène ; je sais déjà que vous êtes belle ; mais c'est la première fois que j'entends le son de votre voix... Parlez, je vous écoute.

HÉLÈNE

Vous m'avez donc vue ?...

LE RÉGENT

Vous rappelez-vous qu'il y a six mois, la supérieure de votre couvent fit faire votre portrait ?

HÉLÈNE

Oui, je m'en souviens, par un peintre qui arrivait de Paris.

LE RÉGENT

C'est moi qui l'avais envoyé.

HÉLÈNE

Vous, monsieur ?

LE RÉGENT

Oui, moi !

HÉLÈNE

Et quel intérêt pouviez-vous avoir... ?

LE RÉGENT

Hélène, je suis le meilleur ami de votre père.

HÉLÈNE

De mon père ! mon père est donc vivant ?...

LE RÉGENT

Oui.

HÉLÈNE

Et je le verrai un jour ?...

LE RÉGENT

Peut-être.

HÉLÈNE

Oh ! soyez béni, vous qui m'apportez cette bonne nouvelle ! Mais comment mon père a-t-il tant tardé à s'informer de sa fille ?

LE RÉGENT

Il avait de vos nouvelles tous les mois, et, quoique loin de vous, il veillait sur vous.

HÉLÈNE

Et cependant, depuis dix-huit ans, il ne m'a point vue.

LE RÉGENT

Croyez qu'il lui a fallu des considérations de la plus haute importance pour qu'il se privât de ce bonheur.

HÉLÈNE

Je vous crois, monsieur... Ce n'est point à moi d'accuser mon père.

LE RÉGENT

Mais c'est à vous de lui pardonner, s'il s'accuse.

HÉLÈNE

Lui pardonner ?

LE RÉGENT

Oui ; et ce pardon qu'il ne peut vous demander lui-même, je viens le réclamer en son nom.

HÉLÈNE

Monsieur, je ne vous comprends pas !

LE RÉGENT

Asseyez-vous, et écoutez-moi, mon enfant.

HÉLÈNE

J'écoute.

LE RÉGENT

Votre main ?

HÉLÈNE

La voici.

LE RÉGENT

Votre père avait un commandement à l'armée de Flandre pendant la bataille de Nerwinde, où il avait chargé à la tête de la maison du roi ; un de ses écuyers, nommé M. de Chaverny, tomba près de lui, frappé d'une balle. Votre père voulut le secourir ; mais le blessé lui dit en secouant la tête : « Ce n'est pas à moi qu'il faut songer, c'est à ma fille. » Votre père lui serra la main

en signe de promesse, et le blessé, qui s'était soulevé sur un genou, retomba et mourut, comme s'il n'eût attendu que cette assurance pour fermer les yeux ! Vous m'écoutez, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE

Oh ! oui, je vous écoute !

LE RÉGENT

En effet, après la campagne, le premier soin de votre père fut de s'informer de la petite orpheline. C'était une charmante enfant de dix à onze ans, à laquelle la mort de M. de Chaverny enlevait tout appui et toute fortune. Votre père la fit entrer dans un couvent, et annonça par avance que, lorsque l'âge de la pourvoir serait venu, il se chargerait de sa dot.

HÉLÈNE

Je vous remercie, mon Dieu ! de m'avoir faite la fille d'un homme qui tenait si fidèlement sa promesse !

LE RÉGENT

Attendez, Hélène. Votre père, en effet, comme il s'y était engagé, veilla sur l'orpheline, qui atteignit ainsi sa dix-huitième année. L'enfant était devenue une adorable jeune fille, belle et pure comme vous, Hélène ; votre père sentit qu'il commençait à aimer sa pupille plus qu'il ne convenait à un tuteur ; il chargea la supérieure de s'informer, et apprit qu'un gentilhomme de Bretagne, dont la sœur était au même couvent qu'elle, était amoureux de mademoiselle de Chaverny, et recherchait sa main... Il pria aussitôt l'abbesse de consulter sa pensionnaire sur ce mariage.

HÉLÈNE

Eh bien, monsieur ?...

LE RÉGENT

Eh bien, Hélène, l'étonnement de votre père fut grand lorsqu'il apprit, de la bouche même de la supérieure, que mademoiselle de Chaverny avait répondu qu'elle ne voulait pas se marier, que son seul désir était de rester dans le couvent où elle avait été élevée, et que le jour le plus heureux de sa vie serait celui où elle

y prononcerait ses vœux.

HÉLÈNE

Et que signifiait ce refus ?...

LE RÉGENT

Mademoiselle de Chaverny aimait votre père, Hélène. Il l'apprit d'elle-même, au moment où il la suppliait de changer de résolution. Hélas ! fort contre son propre amour, tant qu'il n'avait pas cru son amour partagé, il n'eut pas le courage de tenir sa promesse. Ils étaient si jeunes tous les deux ! votre mère avait dix-huit ans ; votre père en avait vingt-cinq. Ils oublièrent le monde entier pour ne se souvenir que d'une chose : c'est qu'ils pouvaient être heureux !

HÉLÈNE

Mais, puisqu'ils s'aimaient ainsi, pourquoi ne se mariaient-ils point ?

LE RÉGENT

Parce que toute union était impossible entre eux, à cause de la distance qui les séparait. Ne vous a-t-on pas dit, Hélène, que votre père était un grand seigneur ?...

HÉLÈNE

Hélas ! oui, je le sais.

LE RÉGENT

Au bout d'un an, Hélène, votre mère mourut en vous donnant le jour !

HÉLÈNE

Ô ma mère ! ô ma pauvre mère !

LE RÉGENT

Oui, pleurez, Hélène, pleurez votre mère ; car c'était une sainte et digne femme, dont, à travers ses chagrins, ses plaisirs, ses folies peut-être, votre père lui-même a gardé un noble souvenir ; aussi reporte-t-il sur vous tout l'amour qu'il avait pour elle ! Si bien qu'aujourd'hui même, quand il a su que vous deviez arriver à Rambouillet, il n'a pas eu la patience de vous attendre à Paris. Il a ordonné ; une chasse à Saint-Germain ; puis, abandonnant la chasse, il est venu au-devant de vous... et, caché sur la route que

vous suiviez...

HÉLÈNE

Ah ! mon Dieu ! serait-il vrai ?...

LE RÉGENT

En vous voyant, Hélène, il a cru revoir votre mère : même âge, même candeur, même beauté ! Soyez plus heureuse qu'elle, Hélène ; c'est ce que, du plus profond de son cœur, il demande au ciel !

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu ! cette émotion dans la voix ! cette main, cette main qui tremble dans la mienne ! Monsieur !... monsieur !... vous avez dit que mon père était venu au-devant de moi ?

LE RÉGENT

Oui.

HÉLÈNE

Ici, à Rambouillet ?

LE RÉGENT

Oui.

HÉLÈNE

Et qu'il a été heureux de me revoir ?

LE RÉGENT

Oui, oh ! oui, bien heureux !

HÉLÈNE

Mais ce bonheur ne lui a pas suffi, n'est-ce pas ? Il a voulu encore me parler, il a voulu me dire lui-même l'histoire de ma naissance, il a voulu que je puisse le remercier de son amour, tomber à ses genoux et lui demander sa bénédiction ? (Tombant à genoux.) Je suis à vos genoux, bénissez-moi, mon père !...

LE RÉGENT

Hélène ! mon enfant ! ma fille ! ton cœur t'a donc tout dit ?... ton amour a donc tout deviné ?... Oh ! pas à mes genoux... dans mes bras !... dans mes bras !...

HÉLÈNE

Ô mon père ! mon père !...

LE RÉGENT

Ah ! j'étais venu dans une autre intention ; j'étais venu décidé à tout nier, à rester un étranger pour toi ; mais, en te sentant là, près de moi, en écoutant ta voix si douce, je n'en ai pas eu la force...

HÉLÈNE

Mon père !...

LE RÉGENT

Seulement, Hélène, ne me fais pas repentir de ma faiblesse... et qu'un secret éternel...

HÉLÈNE

Je vous le jure par ma mère !

LE RÉGENT

Adieu, mon Hélène !

HÉLÈNE

Oh ! vous me quittez déjà !...

LE RÉGENT

Il le faut ! je dois être à Paris avant minuit.

HÉLÈNE

Et quand vous reverrai-je ?

LE RÉGENT

Le plus tôt que je pourrai. En attendant, suivez madame Desroches avec toute confiance, Hélène.

HÉLÈNE

Oui, mon père.

LE RÉGENT

Au revoir, Hélène ! au revoir, mon enfant !

HÉLÈNE

Dieu vous garde, mon père !

LE RÉGENT, à madame Desroches en sortant

Madame Desroches, je vous la recommande.

MADAME DESROCHES

Soyez tranquille, monseigneur.

LE RÉGENT, tendant les bras à Hélène

Encore !... encore !...

(Il sort.)

Scène XII

Madame Desroches, Hélène, puis madame Bernard.

MADAME DESROCHES

Eh bien, mademoiselle, vous voilà contente, j'espère ?

HÉLÈNE

Je suis plus que contente, madame, je suis heureuse !

MADAME DESROCHES

Et vous me suivrez à Paris avec joie ?

HÉLÈNE

Avec bonheur ! Quand partons-nous ?

MADAME DESROCHES

Demain matin.

HÉLÈNE

Demain matin ! (À part.) Et Gaston ?

MADAME BERNARD, annonçant

M. de Livry.

HÉLÈNE

C'est bien ; dites à M. de Livry que je l'attends.

MADAME DESROCHES

Pardon, mademoiselle ; mais qu'est-ce que M. de Livry ?

HÉLÈNE

Un ami à moi, madame, un compatriote auquel je dois dire adieu avant de le quitter probablement pour toujours !

MADAME DESROCHES

Je vous préviens, mademoiselle, que je serai obligée de rendre compte à votre père...

HÉLÈNE

À merveille, madame ; faites votre devoir, je ferai le mien. Veuillez avoir la bonté de me laisser.

(Madame Desroches sort.)

Scène XIII
Hélène, Gaston.

HÉLÈNE

Vous voilà, mon ami ! Je vous attendais... Venez, Gaston !
jugez de ma joie... J'ai retrouvé mon père !

GASTON

Votre père ! Quoi ! ce grand seigneur qui est venu au-devant
de vous... ?

HÉLÈNE

C'était mon père, Gaston !

GASTON

Ah ! chère Hélène, croyez que je partage votre joie, votre
bonheur ; en ce moment surtout où je craignais tant de vous lais-
ser isolée !... Un père, Hélène ! un père qui veillera sur mon amie,
sur ma femme ! Mais, voyons, êtes-vous contente ? Votre père,
pouvez-vous être fière de lui ?

HÉLÈNE

Oh ! oui ; son cœur paraît noble, et sa voix est douce et har-
monieuse.

GASTON

Sa voix ! mais vous ressemble-t-il, Hélène ?... avez-vous sur-
pris quelques traits de famille entre vous et lui ?

HÉLÈNE

Je ne saurais vous dire : je ne l'ai pas vu.

GASTON

Vous ne l'avez pas vu ?...

HÉLÈNE

Non, sans doute : il faisait nuit !

GASTON

Vous ne l'avez pas vu ici ? Mais, à la lueur de ces candéla-
bres, cependant...

HÉLÈNE

Ils étaient éteints !

GASTON

Ils étaient éteints ?...

HÉLÈNE

Oui ; mon père, à ce qu'il paraît, a des raisons pour se cacher.

GASTON

Que me dites-vous là, Hélène ?...

HÉLÈNE

La vérité.

GASTON

Cette vérité m'effraye, je vous l'avoue. De quoi vous a parlé votre père ?...

HÉLÈNE

Du grand amour qu'il a pour moi. Il m'a dit qu'il voulait que je vécusse heureuse, qu'il allait faire cesser toute l'incertitude de mon sort passé.

GASTON

Paroles, paroles que tout cela !

HÉLÈNE

Paroles ! que voulez-vous dire ?

GASTON

Hélène, Hélène, vous êtes abusée !... vous êtes victime de quelque piège, Hélène... Cet homme qui se cache, cet homme qui craint la lumière, cet homme qui vous appelle sa fille, ce n'est point votre père.

HÉLÈNE

Gaston, vous me brisez le cœur !

GASTON

Oh ! ce grand seigneur inconnu, je saurai qui il est, je vous le jure ; je saurai si je dois tomber à ses genoux et l'appeler mon père, ou le tuer comme un infâme !

HÉLÈNE

Gaston, ici, je vous arrête, car votre raison s'égare. Que dites-vous là ? qui peut vous faire soupçonner une si affreuse trahison ? Gaston, vous avez eu sur mon père une mauvaise pensée dont vous me demanderez pardon plus tard.

GASTON

Dieu le veuille !

HÉLÈNE

Ami, ayez pitié de moi !... ne me gêtez pas la seule joie pure et complète que j'aie encore goûtée ! n'empoisonnez pas, pour moi, le bonheur d'une vie que j'ai si souvent gémi de passer solitaire, abandonnée, sans autre affection que celle dont le ciel nous commande d'être avare ! Que l'amour filial me vienne en dédommagement des remords que j'éprouve parfois de vous aimer avec une pareille idolâtrie !

GASTON

Pardonnez-moi, Hélène ; oui, je souille par mes soupçons vos joies si pures et l'affection, peut-être si noble, que vous croyez avoir retrouvée.

HÉLÈNE

Mais enfin, Gaston, qu'y a-t-il dans cette entrevue qui puisse vous effrayer ? Constamment il a été un père pour moi.

GASTON

Un père ! Ce n'est pas la première fois que les passions criminelles du monde spéculent sur l'innocente crédulité. Se hâter de vous témoigner un amour coupable était une de ces maladresses dont ces habiles corrupteurs, qui causent ma défiance, sont incapables ; mais écoutez bien ceci : Déraciner peu à peu la vertu dans votre cœur, vous séduire par un luxe inconnu, vous éblouir par des lueurs toujours brillantes à votre âge, accoutumer votre esprit au plaisir, vos sens à des impressions nouvelles ; vous tromper enfin par la persuasion, c'est une plus douce victoire que celle qui résulte de la violence. Écoutez un peu ma prudence de vingt-cinq ans, chère Hélène ; je dis ma prudence, quoique ce soit mon amour qui parle, mon amour que vous verriez si humble, si dévoué au moindre signe d'un père que je saurais être un véritable père pour vous.

HÉLÈNE

Mon Dieu ! qui croire, de lui ou de mon cœur ?

GASTON

Croyez-nous tous deux, Hélène, je vous en supplie ; à partir de ce moment, surveillez tout ce qui vous entoure ; examinez les objets dont on vous environne, étudiez les portes, sondez les murailles, défiez-vous des parfums qui brûleront dans vos cassolettes, défiez-vous du vin doré qu'on vous offrira, défiez-vous du sommeil qui vous sera promis ; veillez sur vous, Hélène, sur vous qui êtes mon bonheur, mon honneur, ma vie !

HÉLÈNE

Silence, Gaston !... j'entends du bruit... Madame Desroches sans doute...

GASTON

Vous savez où m'écrire ?... À monsieur de Livry, rue des Bourdonnais, hôtel des *Trois Couronnes*.

HÉLÈNE

Oui, Gaston, je vous obéirai ; et j'espère que cela ne m'empêchera point d'aimer mon père !

(Gaston lui baise la main ; madame Desroches ouvre la porte du fond, Gaston fait un salut, Hélène une révérence.)

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une hôtellerie élégante. À droite, au premier plan, une fenêtre ; au deuxième plan, une porte ; au fond, l'entrée principale. À gauche, au deuxième plan, une porte latérale ; au premier plan, en face de la porte, une armoire prise dans la boiserie.

Scène première

Un garde française, seul, ouvrant la porte du fond
et regardant autour de lui.

« Rue des Bourdonnais, hôtel des *Trois Couronnes*, dans la salle commune, une table à gauche, s'asseoir et attendre... » Les instructions ne sont pas difficiles. Asseyons-nous et attendons.

(Il s'assied.)

Scène II

Premier garde française, assis ; un deuxième garde,
apparaissant sur le seuil de la porte.

DEUXIÈME GARDE, même jeu que le premier

« Rue des Bourdonnais, hôtel des *Trois Couronnes*, dans la salle commune, une table à gauche, s'asseoir et attendre... » Ah ! diable ! la place est déjà prise. Ah ! mais, au fait, il en reste une.

(Il s'assied en face du premier.)

LES DEUX SOLDATS, se regardant

Ah ! ah !

PREMIER GARDE

C'est toi, Boisjoli ?

DEUXIÈME GARDE

C'est toi, Rameau-d'or ?

PREMIER GARDE

Que viens-tu faire dans cet hôtel ?

DEUXIÈME GARDE

Et toi ?

PREMIER GARDE

Je n'en sais rien !

DEUXIÈME GARDE

Ni moi non plus !

PREMIER GARDE

Tu es donc ici... ?

DEUXIÈME GARDE

Par ordre supérieur.

PREMIER GARDE

Tiens, c'est comme moi !

DEUXIÈME GARDE

Et tu attends... ?

PREMIER GARDE

Un homme qui doit venir...

DEUXIÈME GARDE

Avec le mot d'ordre.

PREMIER GARDE

Et sur ce mot d'ordre ?...

DEUXIÈME GARDE

Injonction d'obéir au capitaine.

PREMIER GARDE

C'est cela. Et, en attendant, on m'a donné une pistole pour boire.

DEUXIÈME GARDE

On m'a donné la pistole aussi ; mais on ne m'a pas dit de boire, à moi.

PREMIER GARDE

Et dans le doute ?

DEUXIÈME GARDE

Dans le doute, je ne m'abstiens pas.

PREMIER GARDE

En ce cas, buvons. (Frappant sur la table.) Hôtelier ! du vin !

L'HÔTELIER, entrant

Voilà, messieurs.

Scène III

Les mêmes, l'hôtelier, le capitaine La Jonquière,
sortant de sa chambre au moment où l'hôtelier paraît.

LA JONQUIÈRE, arrêtant l'hôtelier

Un instant, l'ami ; avance à l'ordre.

L'HÔTELIER, aux gardes

Messieurs, vous excusez ?...

PREMIER GARDE

C'est bien ; à tout seigneur, tout honneur !

DEUXIÈME GARDE, tirant

un jeu de cartes de sa poche

D'ailleurs, voilà pour nous faire prendre patience.

(Le premier garde tire un cornet et des dés ; après
un instant de discussion muette, on se décide
pour les dés, et les deux soldats jouent.)

LA JONQUIÈRE, à l'hôtelier

Écoute-moi bien : je sors pour un instant ; j'attends de minute
en minute un jeune homme qui m'a donné rendez-vous ici ; ce
qui fait que, pour ne pas manquer à ce rendez-vous, je suis venu
loger chez toi. Si ce jeune homme vient, tu lui diras que je l'ai
attendu jusqu'à dix heures, et que je rentre dans vingt minutes.

L'HÔTELIER

Oui, capitaine.

(Il va pour s'éloigner.)

LA JONQUIÈRE, le rattrapant

Attends donc.

L'HÔTELIER, aux gardes

Messieurs, ne vous impatientez pas !

PREMIER GARDE

Fais tes affaires, mon brave homme, fais !

LA JONQUIÈRE

Et, maintenant, comme j'ai à causer avec ce jeune homme de
choses importantes et secrètes, fais-moi le plaisir de nous pré-
parer un bon déjeuner dans ma chambre ; un de ces déjeuners
comme tu n'en fais pas, mais comme je veux qu'on m'en fasse,

à moi. Et surtout, si tu tiens à tes oreilles, tâche que ton vin soit meilleur que celui d'hier.

L'HÔTELIER

Comment ! meilleur que celui d'hier ? C'est pourtant du fier vin que celui que vous ai donné.

LA JONQUIÈRE

Oui, fier, c'est le mot. Il n'y manquait que de l'estragon. Ah çà ! tu as entendu ?...

L'HÔTELIER

Parfaitement.

LA JONQUIÈRE

Alors, à la besogne, et vivement ! que tout cela soit prêt à mon retour. (Il rencontre à la porte Dubois, déguisé en bourgeois.) Ah ! pardon, l'ami !

(Il sort.)

Scène IV

Les gardes, l'hôtelier, Dubois.

DUBOIS, entrant, la main sur le front

Il n'y a pas de quoi, monsieur, il n'y a pas de quoi ; vous avez manqué me fendre le front, voilà tout. Heureusement que, dans la famille, nous avons la tête dure.

L'HÔTELIER

Pardon, monsieur, mais que demandez-vous ?...

DUBOIS

Je désire parler au maître de céans.

L'HÔTELIER

C'est moi, monsieur.

DUBOIS

Ah ! c'est vous ?... c'est vous le maître de l'hôtel de *Trois Couronnes* ?

L'HÔTELIER

Moi-même.

DUBOIS

En ce cas, je voudrais vous dire deux mots.

L'HÔTELIER, aux gardes

Excusez-nous, messieurs ?...

PREMIER GARDE

Oui ; mais que ça ne dure pas trop longtemps, cependant.

L'HÔTELIER

Dans cinq minutes.

DUBOIS

N'avez-vous pas chez vous, depuis hier au soir, un certain capitaine ?...

L'HÔTELIER

Le capitaine La Jonquière ?

DUBOIS

C'est cela.

L'HÔTELIER

Un brave officier ?

DUBOIS

C'est cela.

L'HÔTELIER

Buvant sec ?

DUBOIS

C'est cela.

L'HÔTELIER

Et toujours prêt à jouer de la canne quand on ne fait pas à l'instant ce qu'il demande ?

DUBOIS

C'est cela ! ce brave capitaine La Jonquière !

L'HÔTELIER

Vous le connaissez donc ?

DUBOIS

Moi ? Pas le moins du monde.

L'HÔTELIER

Ah ! c'est vrai ! puisque, tout à l'heure, vous venez de le rencontrer à la porte.

DUBOIS, vivement

Comment ! c'est lui ?

L'HÔTELIER

Oh ! mon Dieu, oui ! il sortait comme vous entriez.

DUBOIS

Mais il va revenir, sans doute ?

L'HÔTELIER

Dans un quart d'heure.

DUBOIS

C'est bien ; alors, j'attendrai. Et où loge-t-il ?

L'HÔTELIER

Voilà la porte de sa chambre ; il a préféré celle-là, parce qu'elle a une sortie sur la rue des Deux-Boules.

PREMIER GARDE

Eh bien, voyons, et ce vin ?...

L'HÔTELIER, sortant

Je vais le chercher, messieurs, je vais le chercher.

(Il sort. Dubois le suit des yeux. Dès que la porte s'est refermée, il s'approche des deux soldats et change de ton et de manières.)

Scène V

Les gardes, Dubois, puis un officier, puis l'hôtelier.

DUBOIS

Alerte, vous autres !

DEUXIÈME GARDE

Hein ! qu'y a-t-il, bourgeois ?

DUBOIS

*France et Régent !*LES SOLDATS, se levant ensemble
et portant la main au chapeau

Le mot d'ordre !

PREMIER GARDE

Que faut-il faire ?

DUBOIS, montrant la chambre du capitaine

Entrez dans cette chambre... Pas de bruit... Entrez vite.

(Les deux gardes entrent dans la chambre.)

DUBOIS, appelant

Capitaine !...

L'OFFICIER, paraissant

Que voulez-vous, monseigneur ?

DUBOIS, à l'officier

Faites approcher le carrosse de la petite porte que je vous ai montrée en venant, et qui donne dans la rue des Deux-Boules. On y portera un homme bâillonné. Qu'on ne lui fasse pas le moindre mal... Vous direz que c'est moi, moi, Dubois, qui l'ordonne !

(L'officier sort. – On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne.)

L'HÔTELIER, entrant

Voici, messieurs, voici. Eh bien, où sont-ils donc ?

DUBOIS

Qui cela ? vos gardes françaises ?

L'HÔTELIER

Oui.

DUBOIS

Partis ! vous tardiez trop ; ils se sont impatientés.

L'HÔTELIER

Comment ! partis sans payer ?

DUBOIS

Ils n'ont rien pris !

L'HÔTELIER

Oui ; mais ils ont eu l'intention de prendre.

DUBOIS

Malheureusement, mon cher ami, dans ce cas-là, l'intention n'est pas réputée pour le fait. D'ailleurs, consolez-vous, il y a le capitaine La Jonquière sur qui vous vous rattraperez.

L'HÔTELIER

Eh bien, voulez-vous que je vous dise une chose ?

DUBOIS

Dites.

L'HÔTELIER

J'ai encore peur que le capitaine La Jonquière ne soit une triste pratique.

DUBOIS

Bah ! est-ce qu'il ne mange pas ?

L'HÔTELIER

Lui ! ne pas manger ? Il mange comme quatre.

DUBOIS

Est-ce qu'il ne boit pas ?

L'HÔTELIER

Il boit comme six !

DUBOIS

Eh bien, alors ?

L'HÔTELIER

Alors, c'est justement ce qui m'inquiète... Et s'il ne paye pas ?

DUBOIS

Et pourquoi ne payerait-il pas ?

L'HÔTELIER

Dame, parce qu'il ne me paraît pas cousu d'argent !

DUBOIS

Eh bien, s'il n'en a pas, je lui en apporte.

L'HÔTELIER

Vous lui en apportez ?

DUBOIS

Oui.

L'HÔTELIER

Vous ?

DUBOIS

Moi.

L'HÔTELIER

Et une somme un peu ronde ?

DUBOIS

Cinquante louis.

L'HÔTELIER

Asseyez-vous donc, monsieur.

DUBOIS

Non, merci ; je préfère entrer chez le capitaine, puisque vous dites qu'il sera ici dans dix minutes. (Faisant un pas vers la porte et

revenant.) À propos !... surtout ne lui dites rien, ne le prévenez de rien... Ce remboursement, c'est une petite surprise que je veux lui faire.

L'HÔTELIER

Soyez tranquille.

DUBOIS

C'est bien... c'est bien... ne vous dérangez pas !

(Il sort.)

Scène VI

L'hôtelier, puis Gaston.

L'HÔTELIER

Eh bien, mais il a l'air d'un fort brave homme, ce monsieur !... Si je pouvais trouver quelqu'un qui fût disposé à me rapporter une cinquantaine de louis, cela me ferait plaisir !

GASTON, entrant

Vous êtes le maître de l'auberge des *Trois Couronnes* ?

L'HÔTELIER

Oui, monsieur.

GASTON

Vous pouvez me donner une chambre dans votre hôtel, n'est-ce pas ?

L'HÔTELIER

Certainement.

GASTON

Laquelle ?

L'HÔTELIER, montrant la chambre
en face de celle du capitaine

Celle-ci.

GASTON

Vous n'en auriez pas une autre qui ne donnât point sur la salle commune ?

L'HÔTELIER

Non, monsieur ; celle-ci est la dernière qui soit vacante dans tout l'hôtel.

GASTON

Bien ! je la prends ; mais je désire une chose...

L'HÔTELIER

Laquelle ?

GASTON

C'est que tout le monde ignore que je loge dans cet hôtel.

L'HÔTELIER

On gardera le secret à monsieur.

GASTON

Et cela, même vis-à-vis d'une personne avec laquelle vous me verrez quelquefois, et qui doit loger ici.

L'HÔTELIER

Quelle est cette personne ?

GASTON

Le capitaine La Jonquière.

L'HÔTELIER

Ah ! monsieur connaît le capitaine La Jonquière ? Le capitaine La Jonquière est des amis de monsieur ?

GASTON

Oui, amis comme on peut l'être quand on ne s'est jamais vu. Où loge-t-il ?

L'HÔTELIER

Là, monsieur.

GASTON

Est-il visible ?

L'HÔTELIER

Il est sorti pour un instant ; mais il m'a prévenu qu'il attendait quelqu'un, et c'est sans doute monsieur.

GASTON

C'est bien ! j'entre dans cette chambre ; vous me préviendrez aussitôt son retour.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

L'HÔTELIER

Aussitôt... je n'y manquerai pas, soyez tranquille. (À lui-même.) En vérité, c'est une bénédiction comme l'hôtel se rem-

plit ! c'est-à-dire que, s'il venait maintenant une seule personne, je ne saurais plus où la loger...

Scène VII

L'hôtelier, Tapin.

TAPIN, frappant sur l'épaule de l'hôtelier

Il me faut cependant une place, à moi !

L'HÔTELIER

À vous ?... Impossible ! il n'y en a plus !

TAPIN

On en trouvera.

L'HÔTELIER

Dame, à moins de mettre quelqu'un dehors pour vous.

TAPIN, regardant autour de lui

Inutile, je n'ai pas besoin d'une chambre.

L'HÔTELIER

Et que vous faut-il donc ?

TAPIN

Une armoire, cela me suffira.

L'HÔTELIER

Comment, une armoire ?

TAPIN

Oui, et celle-ci fera mon affaire à merveille.

L'HÔTELIER

Ah çà ! mais, dites donc, dites donc, qu'est-ce que cela signifie ?

TAPIN, tirant un papier de sa poche

Connais-tu cette signature ?

L'HÔTELIER

Voyer d'Argenson !

TAPIN

Lieutenant général de la police du royaume.

L'HÔTELIER

Alors, vous êtes donc... ?

TAPIN

M. Tapin, exempt du roi.

L'HÔTELIER

Ah ! mon Dieu, monsieur l'exempt, et que venez-vous faire ici ?

TAPIN

Cela ne te regarde pas.

L'HÔTELIER

Mais à qui en voulez-vous ?

TAPIN

Que t'importe ?

L'HÔTELIER

Ce n'est point à moi que vous avez affaire ?

TAPIN

Imbécile ! si c'était à toi, tu serais déjà à la Bastille.

L'HÔTELIER

Mais que faut-il que je fasse ?

TAPIN

Il faut que tu te taises, quelque bruit que tu entendes, quelque chose qui se passe devant toi.

L'HÔTELIER

Cependant...

TAPIN

Vingt-cinq louis, si tu gardes le silence ; le fort l'Évêque, si tu dis un mot.

(Il entre dans l'armoire.)

L'HÔTELIER

J'ai la bouche cousue. (Apercevant La Jonquière.) Le capitaine !... Chut !...

Scène VIII

La Jonquière, l'hôtelier.

LA JONQUIÈRE

Eh bien, mon brave, le déjeuner est-il prêt ?... (L'hôtelier fait signe que oui.) Dans ma chambre, comme je te l'ai dit ? (L'hôtelier

fait signe que oui.) Et tu as tiré de ton meilleur ? (L'hôtelier fait signe que oui.) À merveille ! il n'est venu personne pour moi ? (L'hôtelier fait signe que non.) C'est singulier, j'attendais un jeune homme, le chevalier Gaston de Livry ; aussitôt qu'il sera arrivé, fais-le entrer dans ma chambre. (L'hôtelier fait signe que oui.) Ah çà ! mais es-tu devenu muet ? (L'hôtelier fait signe que oui.) Eh bien, en ce cas, tu sais la recette qu'ordonne le Médecin malgré lui : des rôties trempées dans le vin ; mais dans le vrai vin, entends-tu !... Si tu n'en as pas, envoies-en donc chercher chez ton voisin... Au revoir.

Scène IX

L'hôtelier, Tapin.

L'HÔTELIER, se retournant du côté
de l'armoire, qui s'entrouvre

Est-ce cela ?

TAPIN

Très-bien.

L'HÔTELIER, écoutant du côté
de la porte du capitaine

Mon Dieu !

(Il fait un pas vers la porte.)

TAPIN, passant entre lui et la porte,
un pistolet à la main

Tout beau !

L'HÔTELIER

On dirait qu'on se bat ?

TAPIN

Silence ! (Ils restent tous deux immobiles. On entend le bruit d'une table que l'on renverse, puis le silence se rétablit. Tapin remet le pistolet dans sa poche.) Merci, mon ami, l'affaire est faite.

L'HÔTELIER

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'ils l'ont tué ?

TAPIN

Tué ? Allons donc !... bâillonné tout au plus.

L'HÔTELIER

Ah !... Alors, mes vingt-cinq louis ?

TAPIN

On te les apportera ce soir, si l'on est content de toi.

L'HÔTELIER

Et, pour que l'on soit content de moi, que faut-il que je fasse ?

TAPIN

Je te l'ai dit, il faut te taire.

L'HÔTELIER

Mais si le chevalier de Livry demande à voir le capitaine ?

TAPIN

Eh bien, tu le feras entrer chez le capitaine.

L'HÔTELIER

Il est donc toujours là ?

TAPIN

Certainement, qu'il y est.

(Il sort.)

Scène X

L'hôtelier, Gaston.

L'HÔTELIER

Si j'y comprends quelque chose, par exemple ! (Se retournant.)
Le chevalier !

GASTON

Le capitaine La Jonquière est-il rentré ?

L'HÔTELIER

À l'instant, il rentre.

GASTON

Et peut-on le voir ?

L'HÔTELIER

Je le crois.

GASTON

Alors, j'entre.

L'HÔTELIER

Entrez !

(Gaston frappe à la porte de La Jonquière ; Dubois paraît, costume et physique du vrai capitaine.)

Scène XI

Les mêmes, Dubois.

L'HÔTELIER, reconnaissant Dubois, à part

Tiens, il y en a deux !... Ma fois, on m'a dit de me taire, taisons-nous.

GASTON

C'est au capitaine La Jonquière que j'ai l'honneur de parler ?

DUBOIS

À lui-même. C'est M. de Livry, ou plutôt le chevalier Gaston de Chanley, qui veut bien me faire visite ?

GASTON

Oui, monsieur.

DUBOIS, se rapprochant de lui
et descendant la scène

Vous avez sur vous le signe convenu ?

GASTON

Voici la moitié de la pièce d'or.

DUBOIS

Et voici l'autre.

GASTON

En ce cas...

DUBOIS

Nous pouvons causer de nos petites affaires, je crois.

GASTON

Si nous entrons chez vous, capitaine ?

DUBOIS

Non, pas chez moi. (À part.) Diable ! tout y est encore sens dessus dessous. (Haut.) Non, ici... J'étais avec des amis, avec des gens qui ne doivent pas entendre notre conversation ; vous comprenez ?...

GASTON

Mais, en restant ici, ne risquons-nous point d'être inter-

rompus ?

DUBOIS

Il n'y a pas de danger, il suffira de dire un mot à notre hôte. (Se retournant.) Avance ici, drôle. J'ai à causer d'affaires importantes avec le chevalier ; que personne n'entende. (Bas.) Tu sais... le fort l'Évêque...

L'HÔTELIER

Ou vingt-cinq louis ; soyez tranquille, personne n'entrera.

(Il sort.)

DUBOIS, montrant la table

Voyez, chevalier, nous sommes ici comme chez nous.

GASTON

Asseyons-nous donc et causons.

DUBOIS

Volontiers. (S'asseyant.) Causons, chevalier.

GASTON

Lorsqu'on entreprend, comme nous le faisons, capitaine, une affaire dans laquelle on risque sa tête, il est bon, je crois, de se connaître, afin que le passé réponde de l'avenir. Vous savez mon nom ; je suis né en Bretagne, j'ai été élevé par un frère qui avait des motifs de haine contre le Régent ; cette haine, j'en ai hérité ; il en résulte que, lorsque la ligue de la noblesse s'est formée, je suis entré dans la conjuration. Maintenant, j'ai été choisi par les conjurés bretons pour m'entendre avec ceux de Paris, venir recevoir les instructions du baron de Valef, qui est arrivé d'Espagne, les transmettre au duc d'Olivarès, et m'assurer de son assentiment.

DUBOIS

Et que doit faire dans tout cela le capitaine La Jonquière ?

GASTON

Il doit me présenter à un certain Lagrange-Chancel, qui a mission de m'introduire près du prince. Je suis arrivé hier, j'ai vu M. de Valef ce matin, je viens de me faire connaître à vous ; maintenant, vous savez ma vie comme je la sais moi-même.

DUBOIS

Quant à moi, chevalier, je dois vous avouer que mon histoire est un peu plus longue et plus accidentée que la vôtre ; cependant, si vous désirez que je vous la raconte, je me ferai un devoir de vous obéir.

GASTON

Je vous ai dit, capitaine, que, lorsqu'on en était où nous en sommes, une des premières nécessités de la situation était de se bien connaître.

DUBOIS

Eh bien, chevalier, je me nomme, comme vous le savez, le capitaine La Jonquière. Mon père était, ainsi que moi, officier d'aventure. C'est un métier où l'on gagne de la gloire, mais où l'on amasse peu d'argent. Mon père mourut donc en me laissant pour tout héritage sa rapière et son uniforme. Je ceignis la rapière, qui était un peu longue, et j'endossai l'uniforme, qui était un peu large ; mais qu'importe ! grâce à ma bonne mine, je fus reçu dans le Royal-Italien par économie d'abord, et ensuite parce que l'Italie n'était plus à nous. On recrutait pour le moment en France ; j'y tenais donc une place fort distinguée comme anspesade, lorsque, la veille de la bataille de Malplaquet, j'eus avec mon sergent une légère discussion au milieu de laquelle sa canne effleura la corne de mon chapeau. Il résulta de ce simple attouchement un petit duel dans lequel je lui passai mon sabre au travers du corps. Or, comme on m'aurait incontestablement fusillé si j'avais eu la complaisance d'attendre qu'on m'arrêtât, je fis demi-tour à droite, et je me réveillai je ne sais comment dans le corps d'armée du duc de Marlborough.

GASTON

Comment, vous passâtes à l'ennemi ?...

DUBOIS

J'avais pour moi l'exemple de Coriolan et du grand Condé ; ce qui me parut être, aux yeux de la postérité, une excuse suffisante. J'assistai donc, comme acteur, je dois le dire, à la bataille

de Malplaquet ; seulement, au lieu de me trouver d'un côté du ruisseau qui séparait les deux armées, je me trouvais de l'autre. Je crois que ce changement de place fut fort heureux pour moi. Le Royal-Italien laissa huit cents hommes sur le champ de bataille, ma compagnie fut écharpée, et mon camarade de lit coupé en deux. La gloire dont feu mon régiment s'était couvert enchantait tellement l'illustre Marlborough, qu'il me fit enseigne sur le champ de bataille. Ce fut avec ce grade que j'allai en Espagne demander du service à Sa Majesté Catholique, laquelle accéda gracieusement à ma demande. Au bout de trois ans, j'étais capitaine ; mais, sur une solde de trente réaux par jour, on nous en retenait vingt, tout en nous faisant valoir l'honneur infini que nous faisait Sa Majesté Catholique en nous empruntant notre argent. Cette sorte de placement finit par me déplaire, et je demandai à mon colonel la permission de quitter le service espagnol et de revenir dans ma belle patrie, avec une recommandation quelconque, afin que l'on ne m'inquiétât pas trop à l'endroit de mon affaire de Malplaquet. Le colonel m'adressa alors à Son Excellence le duc d'Olivarès, lequel, ayant reconnu en moi une certaine disposition naturelle à obéir aux ordres qu'on me donne, sans les discuter jamais, m'a attaché à son service particulier, et c'est là une faveur dont je me félicite d'autant plus sincèrement, qu'elle m'offre cette occasion de faire la connaissance d'un cavalier aussi accompli que vous l'êtes. Maintenant, chevalier, que voulez-vous ?

GASTON

Ma demande se bornera, capitaine, à vous prier de me présenter à M. Lagrange-Chancel, qui, je vous l'ai dit, doit me mettre en relation avec le duc d'Olivarès, le seul à qui mes instructions me permettent de m'ouvrir, et à qui je dois remettre les dépêches du baron de Valef.

DUBOIS

Ah ! oui, notre ami Lagrange-Chancel !... c'est cela, un monsieur qui tourne le vers d'une façon assez venimeuse. Con-

naissez-vous ses satires contre le Régent, monsieur le chevalier ?

GASTON

Capitaine, je suis un homme, et, lorsque j'attaque un homme, c'est avec l'épée et non avec la plume. Je ne lis pas ces sortes de choses.

DUBOIS

Et vous avez raison, morbleu ! mais tout le monde n'est pas si heureux que vous, et il y a des gens qui, par état, sont forcés de lire tout ce qui paraît... Plaignez-les, ceux-là, chevalier, plaignez-les.

GASTON

C'est ce que je fais, monsieur, et de tout mon cœur.

DUBOIS

Et cependant, vous avez accepté d'être mis en relation avec cet homme !

GASTON

Je ne m'appartiens pas, monsieur ; j'appartiens à un parti, et je dois sacrifier à ce parti mes répugnances, comme je lui ai déjà sacrifié mes affections. Pouvez-vous me présenter à M. Lagrange-Chancel ?

DUBOIS

Avec plaisir. Seulement, il y a une petite difficulté.

GASTON

Laquelle ?

DUBOIS

Il a été arrêté cette nuit, et expédié ce matin aux îles Sainte-Marguerite.

GASTON

Que faire alors ?

DUBOIS

Se passer de lui.

GASTON

Est-ce possible ?

DUBOIS

Sans doute. Ce qu'il devait faire, je le ferai. Il devait vous

présenter au duc ; je vous présenterai, moi.

GASTON

Quand cela ?

DUBOIS

Quand vous voudrez.

GASTON

Le plus tôt possible.

DUBOIS

Seulement, il est probable que Son Excellence ne pourra pas vous recevoir à l'ambassade, de peur de se compromettre.

GASTON

Je comprends parfaitement cela, et je me tiendrai pour honoré d'être reçu par Son Excellence en quelque lieu que ce soit.

DUBOIS

Puis, comme il faut tout prévoir, si j'étais empêché de revenir vous prendre moi-même...

GASTON

Empêché ! pourquoi cela ?...

DUBOIS

Peste ! chevalier, on voit bien que vous en êtes à votre premier voyage à Paris.

GASTON

Que voulez-vous dire ?

DUBOIS

Je veux dire, monsieur, qu'il y a à Paris trois polices ; *primo* : la police du royaume ; oh ! celle-là, il ne faut pas vous en inquiéter ; *secundo* : celle du Régent ; heu ! celle-là, elle a ses jours ; enfin celle de Dubois ; celle-là, c'est autre chose : défiez-vous de la police de ce coquin de Dubois, chevalier, défiez-vous-en !

GASTON

Je tâcherai !

DUBOIS

Vous comprenez que, pour échapper à ces trois polices, il faut beaucoup de prudence.

GASTON

Instruisez-moi donc, capitaine ; car vous paraissez plus au courant que moi. Moi, je vous l'ai dit, je suis un provincial, et pas autre chose.

DUBOIS

Eh bien, d'abord, il serait important que nous ne logeassions pas dans le même hôtel.

GASTON

Diable ! voilà qui me contrarie ; j'avais des raisons pour désirer rester ici.

DUBOIS

Qu'à cela ne tienne, c'est moi qui déménagerai ; prenez une de mes deux chambres, celle-ci ou celle du premier étage.

GASTON

Je préfère celle-ci.

DUBOIS

Vous avez raison ; au rez-de-chaussée, fenêtre sur une rue, porte secrète sur l'autre ; vous avez de l'œil, chevalier, et l'on fera quelque chose de vous.

GASTON

Vous disiez que vous seriez peut-être empêché de me venir reprendre vous-même.

DUBOIS

Oui ; mais, dans ce cas, faites bien attention de ne suivre qu'à bonne enseigne celui qui viendra vous chercher.

GASTON

Indiquez-moi les signes auxquels je pourrai reconnaître qu'il vient de votre part.

DUBOIS

D'abord, il faudra qu'il ait une lettre de moi.

GASTON

Je ne connais pas votre écriture.

DUBOIS

Je suis en train de vous en donner un spécimen. (Il se met à une table et écrit.) « Monsieur le chevalier, suivez avec confiance

l'homme qui vous remettra ce billet. LA JONQUIÈRE. » Tenez, si quelqu'un venait en mon nom, il vous remettrait un autographe pareil à celui-ci.

GASTON

Serait-ce assez ?

DUBOIS

Ce n'est jamais assez ; outre l'autographe, il faudra qu'il vous montre encore la moitié de la pièce d'or.

GASTON

Bien.

DUBOIS

Attendez donc ; un troisième signe encore.

GASTON

Lequel ?

DUBOIS

Je cherche... Ah ! avez-vous une montre ?

GASTON

Oui.

DUBOIS

Irait-elle, par hasard ?

GASTON

Je le pense.

DUBOIS

Quelle heure est-il ?

GASTON

Dix heures cinq minutes.

DUBOIS, réglant sa montre sur celle du chevalier

Dix heures cinq minutes, bien ; à la porte de la maison où l'on vous conduira, vous demanderez l'heure.

GASTON

Je comprends ! et, si la montre de mon conducteur ne va pas comme la mienne, à la minute, à la seconde ?...

DUBOIS

Vous n'entrez pas... Bravo ! avec toutes ces précautions-là, c'est bien le diable si ce damné Dubois...

GASTON

Maintenant, qu'ai-je à faire ?

DUBOIS

Vous ne comptez pas sortir aujourd'hui ?

GASTON

Non.

DUBOIS

Eh bien, tenez-vous coi et couvert dans cet hôtel, où rien ne vous manquera ; je vais vous recommander à l'hôte.

GASTON

Merci.

DUBOIS

Holà ! hé ! maître Bourguignon !...

L'HÔTELIER

Voilà, voilà, monsieur !...

DUBOIS

Mon cher monsieur Bourguignon, voici mon ami M. le chevalier de Livry, qui reprend ma chambre ; je vous le recommande comme moi-même. (Bas.) Songez que ce garçon-là vaut son pesant d'or, et que, si je ne le retrouvais pas ici, je vous retrouverais, vous... (Haut.) Adieu, chevalier, adieu.

Scène XII

Gaston, puis l'hôtelier.

GASTON

Et voilà donc les hommes avec lesquels il faut réussir ou se perdre !... Décidément, c'est une triste chose que les conspirations !... N'importe ! il n'y a plus à reculer maintenant... Allons, chevalier, tu as donné ta parole, ne fais pas mentir ceux qui ont répondu de toi, et surtout ne te mens pas à toi-même.

L'HÔTELIER

Pardon, monsieur le chevalier.

GASTON

Qu'y a-t-il ?

Une dame. L'HÔTELIER

Où cela ? GASTON

Dans une voiture. L'HÔTELIER

Jeune ? GASTON

Je ne sais : elle est voilée. L'HÔTELIER

Oh ! mon Dieu ! serait-ce... ? GASTON

Scène XIII Les mêmes, Hélène.

C'est moi, Gaston. HÉLÈNE

Hélène ! (À l'hôtelier.) Laissez-nous, mon ami. GASTON

(Il sort.) GASTON

Vous ici, Hélène, dans cet hôtel ! Que signifie... ? HÉLÈNE

Oh ! Gaston, Gaston, je serai partout mieux que dans cette maison où l'on m'avait conduite. GASTON

Qu'est-il donc arrivé ? HÉLÈNE

Il est arrivé, Gaston... Je ne sais comment vous dire cela : il est arrivé que vos pressentiments, j'en ai bien peur, ne vous avaient pas trompé. GASTON

Ah ! cet homme est donc revenu ? HÉLÈNE

Non ; mais cette maison... Tenez, Gaston, je suis votre

femme ?...

GASTON

Oh ! oui... devant Dieu, du moins.

HÉLÈNE

Eh bien, dans cette maison, un amant pouvait conduire sa maîtresse, mais un père n'eût pas conduit sa fille.

GASTON

Oui, je comprends ; mais comment en êtes-vous sortie ?

HÉLÈNE

Je m'en suis fait ouvrir les portes.

GASTON

Par quel moyen ?

HÉLÈNE

J'ai dit : « Je veux ! »

GASTON

Vous, Hélène ?

HÉLÈNE

Oh ! vous ne me connaissez pas, Gaston ; je vous l'ai dit là-bas... J'ai parfois une volonté qui m'effraye moi-même... volonté que je ne prends ni dans mon cœur ni dans mon esprit... que je puise dans tout mon être !... Hier, je vous ai dit : « Gaston, j'ai foi en votre honneur... ni ordres contraires, ni portes fermées ne me sépareront de mon ami, de mon frère ; si je doute, je viendrai à vous ! » J'ai douté, Gaston, et me voilà !... Maintenant, décidez : qu'allez-vous faire de moi ?

GASTON

Hélène, écoutez... Vous êtes convaincue que je vous aime, n'est-ce pas ? vous me tenez pour un loyal gentilhomme, à la parole duquel on peut se fier ?

HÉLÈNE

Oh ! Gaston !...

GASTON

Eh bien, voyez en moi plus qu'un ami, plus qu'un frère, Hélène !... voyez l'homme que les événements qui nous poussent l'un vers l'autre font votre époux bien plus encore que notre

amour mutuel !... Riche, heureux, sûr du présent, fortune, bonheur, j'eusse déjà depuis longtemps tout mis à vos pieds, m'en rapportant à Dieu du soin de l'avenir ; mais, je vous le répète, il y a pour moi, entre aujourd'hui et demain, la chance de quelque événement terrible... Ce que je vous offre en vous disant : « Soyez ma femme », je vais donc vous l'apprendre : c'est, si je réussis, une haute position peut-être ; c'est, si j'échoue, la fuite, la misère, l'exil, la mort même !... Hélène, m'aimez-vous assez, ou plutôt aimez-vous assez votre honneur pour braver tout cela ?

HÉLÈNE

Vous me le demandez, Gaston ?... vous demandez si je vous aime au moment où vous courez un danger ?... Oui, Gaston, oui, je vous aime ; oui, je veux partager ce danger ; oui, je suis prête à vous suivre partout, même en exil ; vous l'avez dit : ce n'est point notre amour qui nous jette aux bras l'un de l'autre, ce sont les événements. Orphelins tous deux... isolés tous deux... perdus au milieu du monde, vous, courant un danger pour votre vie, moi, un danger pour mon honneur ! les lois ordinaires de la société n'existent plus pour nous, puisque la société ne nous a pas donné les mêmes moyens de résistance qu'aux autres êtres créés ; appuyons-nous donc, vous à moi, moi à vous !... Le puissant donnera sa force, le faible donnera son amour !... J'accepte ce que vous m'offrez : ma part dans votre vie, dans vos dangers, dans vos espérances !... Gaston, je suis votre fiancée : quand serai-je votre femme ?

GASTON

Hélène, je vous le jure, ce soir, tout sera fini, car vous ne pouvez plus rentrer dans cette maison, que vous avez jugée indigne de vous ! et vous ne pouvez me suivre sans qu'un prêtre m'ait donné, au pied de l'autel, le droit de vous protéger et de vous défendre.

HÉLÈNE

Mais, en attendant, que faire ?

GASTON

En attendant, Hélène, vous êtes sous la sauvegarde de mon honneur. Entrez là, dans cette chambre, enfermez-vous en dedans, n'ouvrez qu'à moi, qu'à moi seul, entendez-vous bien ? Je viendrai vous prendre dans une heure ; et, ce soir, demain au plus tard, il ne sera plus au pouvoir des hommes de séparer ce que Dieu aura réuni !

(Tapin entre.)

HÉLÈNE

Silence ! un homme est entré et nous écoute.

GASTON

Passez dans cette chambre, Hélène, et, je vous le répète, n'ouvrez qu'à ma voix !

(Hélène sort, Gaston pousse la porte sur elle.)

Scène XIV

Gaston, Tapin.

TAPIN

N'est-ce pas vous, monsieur, qui êtes le chevalier de Livry ?

GASTON

Oui, monsieur.

TAPIN

Le capitaine La Jonquière, retenu par Son Excellence monseigneur le duc d'Olivarès, ne peut revenir vous chercher lui-même, comme il vous l'avait promis ; mais voici un mot de sa main qui m'accrédite près de vous.

GASTON

Voyons, monsieur... « Monsieur le chevalier, suivez avec confiance l'homme qui vous remettra ce billet. » (Tirant l'autre billet de sa poche et comparant.) C'est bien la même écriture ; mais ce n'est pas tout ce que vous avez à me remettre, n'est-ce pas, monsieur ?

TAPIN

J'ai la moitié de cette pièce d'or, qui doit s'emboîter...

GASTON, tirant la pièce d'or,
et essayant les deux fragments.

C'est cela même. Maintenant, à quelle heure monseigneur le duc m'attend-il ?

TAPIN

À midi.

GASTON

Est-il bientôt midi ?

TAPIN

Vous avez une montre qui doit aller à peu près comme la mienne, chevalier, et, à la porte de Son Excellence...

GASTON

À la porte de Son Excellence ?...

TAPIN

Nous nous assurerons de l'heure.

GASTON

Partons, monsieur ; je vois bien maintenant que vous venez de la part du capitaine La Jonquière.

ACTE TROISIÈME

Salon élégant, style Louis XIV.

Scène première

Le Régent, un architecte, puis un huissier.

LE RÉGENT

Vous comprenez, monsieur Oppenort ? la personne dont je vous parle ne peut rester où elle est ; c'est un provisoire que j'ai même déjà, d'après ce que l'on m'a dit, quelque regret d'avoir adopté ; que le petit hôtel que je désire soit acheté et meublé d'ici à huit jours au plus tard ; pour l'acquit des dépenses, vous passerez à ma caisse particulière... Allez !

(L'architecte sort par une porte particulière.)

UN HUISSIER

Monsieur a donné rendez-vous au capitaine La Jonquière ?

LE RÉGENT

Le capitaine La Jonquière !... Qu'est-ce que cela ?

DUBOIS, en La Jonquière

Eh ! oui, drôle ! quand on te le dit !

LE RÉGENT

Eh bien, monsieur, que signifie ?...

DUBOIS

Comment ! vous aussi, monseigneur ?

LE RÉGENT

C'est toi ?... (À l'huissier.) Laissez-nous !

Scène II

Le Régent, Dubois.

LE RÉGENT

Mordieu ! que tu es laid, Dubois ! j'ai failli ne pas te reconnaître !

DUBOIS

Ah ! monseigneur me flatte !

LE RÉGENT

Mais que signifie ce nom de La Jonquière sous lequel on t'annonce, et ce nouveau déguisement sous lequel tu m'apparais ?

DUBOIS

Cela signifie, monseigneur, que je fais peau neuve.

LE RÉGENT

Serpent que tu es ! j'espère bien que tu as perdu la vieille ?

DUBOIS

Non pas ! peste ! je m'en garderais bien !... Mais, pour le moment, il est question d'autre chose.

LE RÉGENT

De quoi est-il question ?

DUBOIS

D'affaires de la plus haute importance.

LE RÉGENT

Toujours la même chanson !

DUBOIS

Oui, mais sur un air nouveau, je vous assure.

LE RÉGENT

Va-t'en au diable !

DUBOIS

J'en viens ; mais il était trop occupé pour me recevoir, et il me renvoie à Votre Altesse.

LE RÉGENT

Demain...

DUBOIS

Oh ! monseigneur ne voudrait pas m'exposer à rester jusqu'à demain sous cette vilaine enveloppe ; je n'aurais qu'à mourir subitement... Fi donc ! je ne m'en consolerais jamais !

LE RÉGENT

Laisse-moi tranquille !... j'ai besoin de repos.

DUBOIS

Je le crois bien ! après la nuit que monseigneur a passée !

LE RÉGENT

Quelle nuit ?

DUBOIS

Cette course !...

LE RÉGENT

Quelle course ?

DUBOIS

Celle que monseigneur a faite hier.

LE RÉGENT

Il semble que ce soit une chose bien rude que de revenir de Saint-Germain ici !

DUBOIS

Monseigneur a raison, de Saint-Germain ici, il n'y a qu'un pas... Mais on peut allonger la route.

LE RÉGENT

Comment cela ?

DUBOIS

En passant par Rambouillet.

LE RÉGENT

Tu rêves !

DUBOIS

Soit, monseigneur... Alors, je vais vous raconter mon rêve.

LE RÉGENT

Quelque nouvelle baliverne !

DUBOIS

Non pas ! il prouvera à Votre Altesse que je m'occupe d'elle, même en dormant !

LE RÉGENT

Raconte, puisqu'il paraît que je suis condamné à écouter tes sottises !

DUBOIS

J'ai donc rêvé que monseigneur avait lancé le cerf au carrefour d'Herblay, et que l'animal, civilisé comme un cerf de bonne maison, s'était fait battre dans quatre lieues carrées ; après quoi, il était allé se faire tuer à Chambourcy.

LE RÉGENT

Va, j'écoute.

DUBOIS

Mais, dans mon rêve, monseigneur n'assistait pas à l'hallali ; monseigneur, et c'est bien là ce qui prouve que c'était un rêve, monseigneur s'était perdu dans la forêt de Saint-Germain...

LE RÉGENT

Non... c'est vrai. Je suis si distrait !... j'ai suivi une route pour une autre.

DUBOIS

Et monseigneur ne s'est retrouvé qu'à Rambouillet, à l'hôtel du *Tigre royal* même.

LE RÉGENT

Ah ! oui ; mais c'est ici que ton rêve s'embrouille, n'est-ce pas ?

DUBOIS

Pas trop !... À la porte du *Tigre royal*, monseigneur a remis son cheval à M. de Nocé, qui s'était perdu avec lui, et il s'est acheminé vers un pavillon situé au fond de la cour.

LE RÉGENT

Eh bien, qu'y avait-il dans ce pavillon ?

DUBOIS

D'abord, à la porte, une affreuse duègne... quelque chose comme la femelle de Cerbère, puis dans l'intérieur... Ah ! dame, dans l'intérieur...

LE RÉGENT

Ah ! voilà où tu n'as pas pu voir, même en rêve !

DUBOIS

Allons donc, monseigneur ! vous me supprimeriez mes cinq cent mille livres de police secrète, si, grâce à elles, je ne voyais pas dans les intérieurs.

LE RÉGENT

Eh bien, qu'as-tu vu dans celui-ci ?

DUBOIS

Ma foi, monseigneur, une charmante Bretonne, belle comme les Amours, venant en droite ligne des Ursulines de Clisson, et accompagnée d'une bonne sœur dont la présence un peu gênante

a été supprimée à Épernon... Hein ! que dites-vous de mon rêve ?

LE RÉGENT

J'ai souvent pensé que tu étais le diable, envoyé ici-bas pour me perdre !

DUBOIS

Pour vous sauver, monseigneur !

LE RÉGENT

Pour me sauver ?... Je ne m'en doutais pas !

DUBOIS

Êtes-vous content, au moins ?... La jeune personne... ?

LE RÉGENT

Holà ! holà ! monsieur !... nous ne savons pas de qui nous parlons !

DUBOIS

Décidément, monseigneur, vous m'affligez ; une apparence vous persuade, une heure de tête-à-tête vous grise comme un écolier ; monseigneur, vous aussi, vous avez fait un rêve, mais un mauvais rêve... Laissez-moi vous l'expliquer.

LE RÉGENT

Monsieur Joseph, je vous enverrai à la Bastille !

DUBOIS

Tant que vous voudrez, monseigneur ; mais, auparavant, vous n'en saurez pas moins que cette belle Hélène...

LE RÉGENT

Est ma fille, monsieur !

DUBOIS

Votre, fille, monseigneur ?...

LE RÉGENT

Oui, ma fille, que j'ai cachée à tous les yeux, pour qu'elle ne fût pas même souillée par un regard...

DUBOIS

De sorte qu'aujourd'hui... ?

LE RÉGENT

De sorte qu'aujourd'hui, désirant avoir quelqu'un qui m'aime au monde, je l'ai faite venir.

DUBOIS

Et monseigneur doit la revoir ?...

LE RÉGENT

Aujourd'hui même. C'est pourquoi vous me trouvez dans ma maison de la rue du Bac, au lieu de me trouver au Palais-Royal... Qu'avez-vous à dire à cela ?

DUBOIS

Rien, monseigneur, car j'allais vous prier de vous y rendre.

LE RÉGENT

Où ?

DUBOIS

Ici : dans votre maison de la rue du Bac.

LE RÉGENT

Moi ? et pour quoi faire ?

DUBOIS

Parce que je veux présenter à monseigneur un jeune homme qui arrive de Bretagne... Tenez, justement comme mademoiselle votre fille !

LE RÉGENT

Alors, tu protèges ce jeune homme ?

DUBOIS

Directement.

LE RÉGENT

Et que vient-il faire à Paris, ton protégé ?

DUBOIS

Je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise... Il vous le dira tout à l'heure à vous-même, ce qu'il vient faire à Paris... ou plutôt il le dira à Son Excellence le duc d'Olivarès.

LE RÉGENT

Au duc d'Olivarès ! Mais qu'est-ce que c'est donc que ton protégé ?

DUBOIS

Monseigneur, c'est un charmant conspirateur de vingt-cinq ans, bien discret, arrivant de Nantes, affilié à MM. de Pontcalec, de Montlouis et du Couédic, et recommandé à Paris à un certain

La Jonquière, capitaine en retraite et conspirateur en activité.
Comprenez-vous, maintenant ?

LE RÉGENT

Pas le moins du monde.

DUBOIS

Eh bien, j'ai été et je suis encore le capitaine La Jonquière, puisqu'on m'a adressé à vous sous ce nom, monseigneur ; mais, en conscience, je ne puis être à la fois le capitaine La Jonquière et Son Excellence le duc d'Olivarès.

LE RÉGENT

Et alors, tu as réservé ce rôle ?...

DUBOIS

À vous, monseigneur !

LE RÉGENT

À moi ?... Et tu veux qu'à l'aide d'un faux nom je surprenne les secrets... ?

DUBOIS

De vos ennemis ?... Pardieu ! le beau crime !

LE RÉGENT

Mais enfin, si comme toujours je cède à ce que tu me demandes, voyons, qu'en résultera-t-il ?

DUBOIS

Il en résultera que vous conviendrez peut-être à la fin que je ne suis pas un visionnaire, et que vous permettrez alors qu'on veille sur vous, puisque vous ne voulez pas y veiller vous-même.

LE RÉGENT

Maintenant, une fois pour toutes, si la chose n'en vaut pas la peine, serai-je délivré de tes obsessions ?...

DUBOIS

Sur l'honneur, je m'y engage.

LE RÉGENT

J'aimerais mieux un autre serment.

DUBOIS

Dame, monseigneur, vous êtes trop difficile, on jure sur ce que l'on peut.

L'HUISSIER

Monseigneur !

LE RÉGENT

Quoi ?

L'HUISSIER

Un courrier parti cette nuit de Rambouillet !...

LE RÉGENT

Chut ! Comment, parti cette nuit ? Et il est tantôt onze heures !

L'HUISSIER

Il a perdu deux heures à attendre Votre Altesse au Palais-Royal !

LE RÉGENT

Demeure.

DUBOIS

Une lettre de la Desroches ! j'ai reconnu l'écriture.

LE RÉGENT

Eh bien, capitaine ?

DUBOIS

Eh bien, monseigneur, je vais attendre notre homme à la porte de la maison !...

LE RÉGENT

Va !

(Dubois sort.)

Scène III

Le Régent, un huissier.

LE RÉGENT

Une lettre de madame Desroches ! Que peut-elle me dire ?... Serait-il arrivé malheur à Hélène ? Elles devaient toutes deux être à Paris à neuf heures !... Voyons ce qu'elle écrit !... « Monseigneur, un jeune homme qui paraît avoir suivi mademoiselle Hélène pendant son voyage s'est présenté au pavillon après votre départ ; j'ai voulu l'éconduire, mais mademoiselle m'a ordonné si péremptoirement de l'introduire et de me retirer, que, dans ce

regard enflammé, dans ce geste de reine, j'ai reconnu, n'en déplaise à Votre Altesse, le sang qui commande. » Oui, oui, c'est bien ma fille !... « Maintenant, je crois, monseigneur, que ce jeune homme et mademoiselle se connaissent depuis longtemps, car je me suis permis d'écouter, et, dans un moment où il haussait la voix, j'ai entendu : Nous voir comme par le passé... ! » Quel peut-être ce jeune homme ?... Le frère ou le cousin de quelque religieuse qui l'aura vue au parloir. « Que Votre Altesse me vienne donc en aide et me fasse tenir ses ordres, afin que je sache ce que je dois faire, si ce M. de Livry se présente. » Ah ! il se nomme de Livry ? C'est toujours bon à savoir !... N'importe ! ce jeune homme m'inquiète !... Le messenger est-il encore là ?

L'HUISSIER

Oui, monseigneur ! il attend la réponse, qu'il doit reporter, dit-il, rue Saint-Antoine.

LE RÉGENT

La voici. (Il écrit.) « Aussitôt votre arrivée, venez me trouver dans ma petite maison de la rue du Bac. » Allez ! (L'huissier sort.) Morbleu ! pourvu que Dubois, qui sait tout, ne sache pas celle-là ! il rirait bien !

Scène IV

Le Régent, Dubois, Gaston.

DUBOIS

Venez !... venez, on vous attend ! Peut-on entrer, monsieur le duc ?

LE RÉGENT

Oui !

DUBOIS

J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence le chevalier Gaston de Chanley. Chevalier, vous êtes en présence de M. le duc d'Olivarès.

GASTON

Monsieur le duc...

DUBOIS, bas, au Régent

Mordieu ! parlez-lui donc ; si vous ne lui parlez pas, il ne dira rien !

LE RÉGENT

Monsieur arrive de Bretagne, je crois ?

GASTON

Oui, Excellence.

LE RÉGENT

Parlez, monsieur !

GASTON

Que je parle ? Je croyais avoir à écouter d'abord.

LE RÉGENT

C'est vrai, mais c'est un dialogue que nous commençons, et, ne l'oubliez pas, chacun parle à son tour dans une conversation.

GASTON

Votre Excellence me fait trop d'honneur !

LE RÉGENT

Voyons, que venez-vous faire à Paris ?... Dites-moi cela.

GASTON

Le voici. Les états de Bretagne...

LE RÉGENT

Les mécontents de Bretagne.

DUBOIS, bas

Eh bien, que diable dites-vous donc ?...

GASTON

Les mécontents sont si nombreux, qu'ils peuvent être regardés comme les représentants de la province !... Cependant j'emploierai la locution que m'indique Votre Excellence !... Les mécontents de la province de Bretagne m'ont envoyé à vous, monseigneur, pour savoir les intentions de l'Espagne dans cette affaire.

LE RÉGENT

Mais, si l'Espagne savait d'abord celles de la Bretagne, il me semble que ce serait mieux !

GASTON

L'Espagne peut compter sur nous, elle a notre parole, et la loyauté bretonne est proverbiale !

LE RÉGENT

Mais à quoi vous engagez-vous enfin vis-à-vis de l'Espagne ?...

GASTON

À seconder de notre mieux les efforts de la noblesse française.

LE RÉGENT

N'êtes-vous donc pas François vous-mêmes ?

GASTON

Nous sommes Bretons !

LE RÉGENT

Mais la Bretagne est réunie à la France, ce me semble, depuis le mariage de Louis XII.

GASTON

Oui ; mais elle doit s'en regarder comme séparée, du moment que la France n'a pas respecté le droit qu'elle s'était réservé par ce traité !

LE RÉGENT.

Oh ! la vieille histoire du contrat d'Anne de Bretagne... Il y a bien longtemps que ce contrat a été signé, monsieur !

DUBOIS, toussant

Hum ! hum !

GASTON

Qu'importe ! si chacun de nous le sait par cœur ?

LE RÉGENT

Bien ! et que veut la noblesse française ? Voyons...

GASTON

Substituer, en cas de mort de Sa Majesté Louis XV, le roi d'Espagne au trône de France.

DUBOIS

Très-bien ! très-bien !

LE RÉGENT

On compte donc sur la mort du roi ?

GASTON

M. le grand dauphin, M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne, et M. le duc de Berry, ont disparu d'une façon bien déplorable !

LE RÉGENT

Et l'on s'attend à ce que le jeune roi disparaisse comme eux ?

GASTON

C'est la crainte générale.

LE RÉGENT

Cela explique comment le roi d'Espagne espère monter sur le trône de France ; mais Sa Majesté Catholique ne pense-t-elle pas trouver dans la régence même quelque opposition à ses projets ?...

GASTON

Aussi, on a prévu le cas.

DUBOIS

Ah ! on a prévu le cas ? Bien ! très-bien ! Quand je vous le disais, monseigneur, que nos Bretons étaient des hommes précieux !... Continuez, monsieur, continuez !...

(Gaston garde le silence.)

LE RÉGENT

Eh bien, monsieur, vous le voyez, j'écoute, parlez donc !

GASTON

Ce secret n'est pas le mien, monsieur le duc !

LE RÉGENT

Alors, je n'ai point la confiance de vos chefs ?

GASTON

Si fait, vous l'avez tout entière, mais vous l'avez seul.

LE RÉGENT

Le capitaine est de mes amis, et je réponds de lui comme de moi.

GASTON

Mes instructions portent que je ne m'en ouvrirai qu'à vous.

LE RÉGENT

Mais je vous ai déjà dit que je répondais du capitaine.

GASTON

En ce cas, j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

(Gaston s'éloigne.)

LE RÉGENT, à Dubois

Vous entendez, monsieur : « J'ai dit tout ce que j'avais à dire ! »

DUBOIS

Parfaitement, monseigneur, et je me retire ; mais, avant de sortir, moi aussi, j'aurais deux mots à vous dire !

LE RÉGENT

Dis.

DUBOIS

Vous allez rester seul avec lui ?

LE RÉGENT

Tu le vois bien.

DUBOIS

Bon ! poussez-le, mordieu ! pas de fausse délicatesse, arrachez-lui son secret des entrailles ! Jamais vous n'aurez occasion pareille !

LE RÉGENT

Sois tranquille, puisque j'y suis !...

DUBOIS

Bien !... Monsieur de Chanley, votre serviteur, et au revoir... Un autre se fâcherait de ce que vous n'avez pas voulu parler devant lui ; mais, moi, je ne suis pas fier, et, pourvu que la chose tourne comme je l'entends, peu m'importent les moyens !

(Gaston s'incline, Dubois sort.)

Scène V

Le Régent, Gaston.

LE RÉGENT

Nous voilà seuls, monsieur, parlez.

GASTON

Eh bien, Votre Excellence est sans doute étonnée de n'avoir pas reçu d'Espagne certaines dépêches que devait lui adresser le

cardinal Alberoni ?

LE RÉGENT

C'est vrai, monsieur !

GASTON

Je vais vous donner l'explication de ce retard : l'abbé Porto-Carrero est tombé malade et n'a pas quitté Madrid ; le baron de Valef, mon ami, a été chargé de cette dépêche, et me l'a remise ce matin.

LE RÉGENT

Et cette dépêche, où est-elle ?...

GASTON

La voici.

LE RÉGENT

« À Son Excellence M. le duc d'Olivarès. » (Il va pour déca-
cher la dépêche et s'arrête.) Vous savez ce qu'elle contient,
monsieur ?

GASTON

Je sais ce qui a été convenu, du moins.

LE RÉGENT

Voyons, dites ; je suis bien aise de connaître jusqu'à quel
point vous êtes initié aux secrets du cabinet espagnol.

GASTON

Quand on se sera défait du Régent, on fera reconnaître M. le
duc du Maine à sa place. M. le duc du Maine rompra à l'instant
même le traité de la quadruple alliance, négocié par ce misérable
Dubois.

LE RÉGENT

Je suis fâché, monsieur, que le capitaine La Jonquière ne soit
plus ici, cela lui aurait fait plaisir de vous entendre parler ainsi...
Mais il y a, dans ce que vous me dites, une phrase que je ne
comprends pas bien.

GASTON

Laquelle ?

LE RÉGENT

Celle-ci : « On se défera du Régent... » De quelle manière s'en

défera-t-on ?

GASTON

Le premier projet avait été de l'enlever de Paris, et de le transporter dans la prison de Saragosse, ou dans la forteresse de Tolède !

LE RÉGENT

Aurait-on changé d'idée ?...

GASTON

On séduit ses gardes... on s'échappe d'une prison... on s'évade d'une forteresse... mais...

LE RÉGENT

Mais on ne sort pas d'une tombe ; voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

GASTON

Oui, monsieur.

LE RÉGENT

Et vous êtes venu à Paris pour vous défaire du Régent ?

GASTON

Oui, monsieur.

LE RÉGENT

En le frappant ?

GASTON

Oui, monsieur.

LE RÉGENT

C'est vous qui vous êtes offert de vous-même pour cette sanglante mission ?...

GASTON

Non ; jamais, de moi-même, je n'eusse choisi le rôle d'un assassin ! Nous formions un comité de cinq gentilshommes, associés à la ligue bretonne. Il avait été convenu que tout ce que nous ferions se déciderait à la majorité.

LE RÉGENT

Je comprends : la majorité a décidé qu'on assassinerait le Régent.

GASTON

C'est cela même, quatre furent pour l'assassinat, un seul fut contre.

LE RÉGENT

Et celui qui fut contre... ?

GASTON

Dussé-je perdre la confiance de Votre Excellence, c'était moi !

LE RÉGENT

Mais alors, monsieur, comment vous êtes-vous chargé d'accomplir un dessein que vous désapprouviez ?...

GASTON

Il avait été décidé que le sort désignerait celui qui devait porter le coup.

LE RÉGENT

Et le sort ?

GASTON

Tomba sur moi.

LE RÉGENT

Comment n'avez-vous pas récusé cette mission ?...

GASTON

Le scrutin était secret ; nul ne connaissait mon vote ; on m'eût pris pour un lâche !

LE RÉGENT

Et vous comptez sur moi ?...

GASTON

Pour m'aider à accomplir une entreprise qui touche si profondément aux intérêts de l'Espagne !

LE RÉGENT

Mais, faites-y attention, en vous facilitant les moyens d'arriver jusqu'au Régent, je deviens votre complice !

GASTON

Cela vous effraye, monsieur le duc ?

LE RÉGENT

Sans doute ; car, vous arrêté...

GASTON

Eh bien, moi arrêté, qu'arriverait-il ?

LE RÉGENT

On peut, à force de tortures, vous arracher les noms de ceux...

GASTON

Vous êtes étranger, monsieur, vous êtes Espagnol, vous ne pouvez, par conséquent, savoir ce que c'est qu'un gentilhomme breton ; je vous pardonne donc votre injure !

LE RÉGENT

Alors, on pourrait compter sur votre silence ?

GASTON

Pontcalec et Montlouis en ont douté un instant, monsieur, et, depuis, ils m'ont fait leurs excuses.

LE RÉGENT

C'est bien, monsieur ; je songerai à ce que vous venez de me dire ; mais, à votre place...

GASTON

Eh bien, à ma place ?...

LE RÉGENT

Je renoncerais à cette entreprise.

GASTON

Je voudrais, pour beaucoup, n'y être point entré ; mais j'y suis, il faut qu'elle s'accomplisse !

LE RÉGENT

Même quand je refuserais de vous seconder ?...

GASTON

Le comité breton a prévu le cas où vous refuseriez.

LE RÉGENT

Et il a décidé ?

GASTON

Que l'on passerait outre !

LE RÉGENT

Ainsi, votre décision... ?

GASTON

Est irrévocable !

LE RÉGENT

J'ai dit ce que je devais vous dire ; maintenant, puisque vous le voulez à toute force, poursuivez, monsieur, poursuivez...

(Il fait un mouvement pour s'éloigner.)

GASTON, le retenant

Pardon, monsieur le duc, il me reste maintenant à vous demander une grâce.

LE RÉGENT

Une grâce ! à moi ?

GASTON

Si toutefois mon dévouement aux intérêts du roi d'Espagne a pu me mériter la bienveillance de son ambassadeur.

LE RÉGENT

Dites, monsieur ; laquelle ?

GASTON

C'est de donner asile et d'accorder protection à une jeune fille que j'aime, et dont l'honneur court en ce moment un grand danger !...

LE RÉGENT

Un grand danger !... Et qu'attendez-vous de moi en cette circonstance ?

GASTON

Que vous la receviez chez vous jusqu'à ce qu'elle soit ma femme.

LE RÉGENT

Elle consent à cet enlèvement ?

GASTON

Elle a entièrement confiance en moi, et elle a consenti à tout.

LE RÉGENT

Allez la chercher, monsieur, je réponds d'elle ! (Il sonne. À l'huissier qui entre.) Mettez une voiture à la disposition de monsieur. (À Gaston.) Je pourrais être avec quelqu'un ; vous ferez entrer la personne dans cette chambre, et vous me préviendrez.

GASTON

Je vous remercie d'autant plus que je suis attendu chez M. de

Valef, qui, avant de partir pour la Bretagne, doit connaître les résultats de mon entrevue avec vous.

LE RÉGENT

C'est bien.

GASTON

S'il vous était impossible de nous recevoir à l'instant, je pourrais donc la laisser seule ici ?

LE RÉGENT

Oui, monsieur ; et elle y serait aussi en sûreté que chez sa mère !

GASTON

Et, s'il m'arrivait quelque événement ?...

LE RÉGENT

Je serai là !

GASTON

Vous me le promettez ?

LE RÉGENT

Foi de gentilhomme, monsieur !

GASTON

Merci, monsieur le duc ; je suis tranquille maintenant ; dans dix minutes, je suis de retour.

Scène VI

Le Régent, Dubois.

DUBOIS, des papiers à la main

Eh bien, monseigneur, que dites-vous de notre Breton ?... Il est gentil, hein ?

LE RÉGENT

Tu as donc écouté ?

DUBOIS

Pardieu ! Et que vouliez-vous donc que je fisse ?

LE RÉGENT

Et tu as entendu ?...

DUBOIS

Tout !... Eh bien, monseigneur, que pensez-vous des préten-

tions de Sa Majesté Catholique ?

LE RÉGENT

Je pense qu'on dispose d'elle sans sa participation peut-être !

DUBOIS

Et le cardinal Alberoni ?... Tudieu ! pour un ex-sonneur de cloches, comme il vous remue l'Europe !...

LE RÉGENT

Fumée que tous ces projets !... rêveries que tous ces plans !

DUBOIS

Et notre comité breton, est-ce aussi une fumée ?

LE RÉGENT

Non, cela existe réellement !

DUBOIS

Et le poignard de notre conspirateur, est-ce une rêverie ?...

LE RÉGENT

Non, il m'a paru même assez bien aiguisé !

DUBOIS

Peste ! monseigneur, ce gaillard-là n'y va pas de main morte !

LE RÉGENT

Sais-tu que c'est une vigoureuse nature que celle de ce chevalier de Chanley ?

DUBOIS

Ah ! bon ! il ne manquerait plus que de vous prendre d'une belle admiration pour lui !

LE RÉGENT

Pourquoi donc est-ce toujours parmi ses ennemis, et jamais parmi ses amis, qu'on rencontre des âmes de cette trempe ?...

DUBOIS

Parce que la haine est une passion, et que l'amitié n'est qu'un sentiment.

LE RÉGENT

Qu'est-ce que ce papier que tu tiens dans ta main ? (Il le prend et lit.) L'ordre d'arrêter M. le chevalier Gaston de Chanley, et de le conduire à la Bastille ?

DUBOIS

Oui, monseigneur ; Votre Altesse pense-t-elle que ce soit un abus de pouvoir ?

LE RÉGENT

Non... Et cependant...

DUBOIS

Monseigneur, quand on a entre les mains le gouvernement d'un royaume, il faut, avant toute chose, gouverner.

LE RÉGENT

Mais il me semble pourtant, monsieur, que je suis bien le maître...

DUBOIS

De récompenser, oui ; mais à la condition de punir. L'équilibre de la justice est faussé quand une éternelle et aveugle miséricorde pèse dans un des bassins de la balance. Agir comme vous voulez le faire, ce n'est pas être bon : c'est être faible !... Quelle sera la récompense de ceux qui ont mérité, si vous ne punissez pas ceux qui ont failli ?...

LE RÉGENT

Alors, si tu voulais que je fusse sévère, il ne fallait pas provoquer une entrevue entre moi et ce jeune homme ; il ne fallait pas me mettre à même de l'apprécier à sa juste valeur... Il fallait me laisser croire que c'était un conspirateur vulgaire.

DUBOIS

Oui, et maintenant, parce qu'il s'est présenté à Votre Altesse sous une apparence romanesque, voilà votre imagination d'artiste qui bat la campagne ! Que diable ! monseigneur, il y a temps pour tout !... Faites de la chimie avec Humbert, faites de la gravure avec Longus, faites de la musique avec Lafare, faites l'amour avec le monde entier mais, avec moi, faites de la politique !

LE RÉGENT

Eh ! mon Dieu, ma vie, espionnée, torturée, calomniée comme elle l'est, vaut-elle donc la peine que je la défende ?

DUBOIS

Mais ce n'est pas votre vie que vous défendez, monseigneur !

Au milieu de toutes les calomnies qui vous poursuivent, l'accusation de lâcheté est la seule que vos plus cruels ennemis n'ont pas même tenté de jeter sur vous. Votre vie ! à Steinkerque, à Nerwinde et à Lerida, vous avez prouvé le cas que vous en faisiez ! Votre vie, pardieu ! si vous étiez un simple particulier, un ministre ou même un prince du sang, et qu'un assassinat vous la reprît, ce serait le cœur d'un homme qui cesserait de battre, voilà tout !... Mais, à tort ou à raison, vous avez voulu occuper votre place parmi les puissants du monde ; à cet effet, vous avez brisé le testament de Louis XIV ; vous avez chassé les bâtards des marches du trône, sur lesquelles ils avaient déjà posé le pied ; vous avez été fait régent de France enfin, c'est-à-dire la clef de voûte du monde !... Vous tué, ce n'est plus un homme qui tombe : c'est le grand pilier de l'édifice européen qui s'écroule. Alors, l'œuvre laborieuse de nos trois années de veilles et de luttes est détruite ! et l'enfant qu'à force de surveillance et de soins nous avons arraché au sort de son père, de sa mère et de ses oncles, cet enfant retombe aux mains de ceux qu'une loi adultère appelle effrontément à lui succéder !... Ainsi, de tous côtés ruine et désolation, meurtre et incendie, guerre civile et guerre étrangère ! Et pourquoi cela ?... Parce qu'il plaît à monseigneur Philippe d'Orléans de se croire toujours major de la maison du roi ou commandant de l'armée d'Espagne, et d'oublier qu'il a cessé d'être tout cela le jour où il est devenu régent de France !

LE RÉGENT

Allons, tu le veux donc absolument ?

DUBOIS, lui présentant une plume à genoux

Oui, monseigneur, je le veux.

LE RÉGENT, après avoir signé

Mais, maintenant, tu le comprends, je ne puis plus recevoir ce jeune homme !

L' HUISSIER

M. le chevalier Gaston de Chanley demande...

LE RÉGENT, à l'huissier

Dites-lui qu'en ce moment cela m'est impossible !

DUBOIS

Ainsi, monseigneur, j'ai carte blanche ?

LE RÉGENT, après un moment d'hésitation

Oui.

DUBOIS

Bien.

(Il sort.)

Scène VII

Le Régent, seul.

Il a dit vrai, et ma vie, qu'à chaque heure je joue sur un coup de dé, a cessé de m'appartenir. Hier encore, ma mère me disait ce qu'il vient de me dire aujourd'hui. Qui sait ce qui arriverait du monde entier si j'allais mourir ?... Ce qui est arrivé à la mort de mon aïeul Henri IV. Tout était prêt pour un immense résultat, couvé pendant toute la vie d'un roi à la fois législateur et soldat !... Ce fut alors que le 13 mai arriva, qu'une voiture à la livrée royale passa rue de la Ferronnerie, et que trois heures sonnèrent à l'horloge des Innocents !... En une seconde, tout fut détruit !... prospérités passées, espérances à venir... Il fallut un siècle tout entier, un ministre qui s'appelât Richelieu et un roi qui s'appelât Louis XIV pour cicatriser la blessure qu'avait faite au flanc de la France le couteau de Ravaiillac !... Oui, il avait raison, et je dois abandonner ce jeune homme à la justice humaine... D'ailleurs, ce n'est pas moi qui le condamne. Les juges sont là, ils décideront !... Mais cette pauvre enfant qu'il a remise à ma loyauté... Oh ! je le jure ! elle me sera sainte et sacrée !... (Il sonne, l'huissier entre.) Est-il venu quelqu'un depuis que le chevalier est sorti ?

L'HUISSIER

Une jeune dame amenée par lui, et qui attend depuis près d'un quart d'heure.

LE RÉGENT

C'est bien, faites entrer.

L'HUISSIER

Mademoiselle Hélène de Chaverny.

LE RÉGENT

Hélène ! ma fille, ramenée ici par M. de Chanley ! Mais elle aime donc l'homme qui a fait serment... ? Oh ! mon cœur, contiens-toi !

Scène VIII

Le Régent, Hélène.

HÉLÈNE

Monsieur...

LE RÉGENT

Approchez, mademoiselle, approchez, soyez sans crainte.

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu !

LE RÉGENT

Qu'avez-vous ?

HÉLÈNE

C'est que votre voix m'a rappelé celle d'une personne...

LE RÉGENT

De votre connaissance ?

HÉLÈNE

Oh ! avec laquelle je me suis trouvée une seule fois, mais dont l'accent est resté là, vivant, dans mon cœur... Mais... mais... c'est impossible !...

LE RÉGENT

Je me félicite de ce hasard, mademoiselle ; cette ressemblance de ma voix avec celle d'une personne qui doit vous être chère donnera peut-être plus de poids à mes paroles. Vous savez que M. le chevalier de Chanley m'a fait la grâce de me choisir pour être votre protecteur ?

HÉLÈNE

Il m'a amenée ici, du moins, en m'assurant que Votre Excel-

lence avait promis de veiller sur moi.

LE RÉGENT

Alors, pour vous être fiée aussi entièrement à lui, vous aimez donc le chevalier ?

HÉLÈNE

Si je ne l'aimais pas, où serait mon excuse ?

LE RÉGENT, à part, avec douleur

Elle l'aime !... (Haut.) Mais ce qui m'étonne, mademoiselle, c'est qu'étant aimée par M. de Chanley comme vous paraissez l'être, vous n'avez pas eu sur lui cette influence de le faire renoncer à ses projets.

HÉLÈNE

À ses projets !... Que voulez-vous dire ?

LE RÉGENT

Comment ! ignorez-vous le motif qui l'amène à Paris ?...

HÉLÈNE

Complètement.

LE RÉGENT, à part

Elle l'ignorait !... (Haut.) Mais saviez-vous que le chevalier, qui s'est effrayé sur le danger imaginaire que vous couriez, court lui-même un danger réel ?

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu !... je m'en doutais !... mais, quelques instances que je lui aie faites, il n'a jamais rien voulu me dire !... Oh ! vous, vous, monseigneur, puisque vous le savez, au nom du ciel, dites-moi quel est ce danger !

LE RÉGENT

Son secret n'est pas le mien, mademoiselle.

HÉLÈNE, faisant un mouvement

En ce cas, permettez que je le rejoigne.

LE RÉGENT

Vous, mon enfant ?

HÉLÈNE

Monsieur !...

LE RÉGENT

Pardon... mais, si jeune... L'intérêt que je porte au chevalier... que je vous porte, à vous... Écoutez-moi.

HÉLÈNE

J'écoute... Mais dites vite.

LE RÉGENT

Un conseil.

HÉLÈNE

Pour lui ?

LE RÉGENT

Non, pour vous. Laissez, croyez-moi, laissez, je vous en supplie, M. de Chanley se perdre seul dans la route fatale où il s'engage, puisqu'il est temps encore pour vous de rester où vous êtes, et de ne pas aller plus avant.

HÉLÈNE

Qui ? moi, je l'abandonnerais au moment où, vous le dites vous-même, un danger que je ne connais pas le menace ? Oh ! non, monsieur ; nous sommes isolés tous deux en ce monde : Gaston n'a plus de parents ; moi, si j'en ai encore, ils sont habitués à mon absence ! Nous pouvons nous perdre ensemble sans faire couler une larme ! Oh ! non, non, je ne l'abandonnerai pas !

LE RÉGENT

Mais n'aviez-vous pas cependant à peu près renoncé à lui ?... Ne lui avez-vous pas dit, l'autre jour, que tout devait être fini entre vous... et que vous ne pouviez disposer ni de votre cœur ni de votre personne ?

HÉLÈNE

Oui, je lui ai dit cela, parce qu'à cette époque je le croyais heureux ; parce que j'ignorais alors que sa liberté, que sa vie peut-être fussent compromises. Il n'y avait alors que mon cœur qui eût souffert ; ma conscience restait tranquille... C'était une douleur à braver et non un remords à combattre ; mais, depuis que je le vois malheureux, depuis que je le sais menacé, oh ! je le sens, sa vie, c'est ma vie !...

LE RÉGENT

Mais vous vous exagérez votre amour pour lui, sans doute...
Cet amour ne résisterait pas à l'absence ?

HÉLÈNE

À tout, monsieur ! Dans l'isolement où mes parents m'ont laissée, cet amour est devenu mon espoir unique, mon bonheur, mon existence ! Oh ! monsieur le duc, au nom du ciel, si vous avez quelque influence sur lui, et vous devez en avoir, puisqu'il vous a confié à vous des secrets qu'il me cache, obtenez de lui qu'il renonce à ses projets. Dites-lui que je l'aime au-dessus de toute expression ! Dites-lui que son sort sera le mien ; que, lui exilé, je m'exile ; que, lui prisonnier, je me fais captive ! que, lui mort, je meurs. Dites-lui cela, et ajoutez, ajoutez que vous avez compris, à mes larmes et à mon désespoir, que je disais la vérité !

LE RÉGENT

Et moi qui tout à l'heure... Cet ordre que je viens de signer...
Cette puissance illimitée que j'ai abandonnée à Dubois...

HÉLÈNE

Que dites-vous, monsieur ?

LE RÉGENT

Restez ici, je reviens. (En sortant.) Oh ! elle en mourrait !

Scène IX

Hélène, puis Gaston.

HÉLÈNE

Mais, monsieur... Il sort ! Si je savais du moins où est Gaston... Si je pouvais m'informer... Mon Dieu... personne ici... Lorsqu'il m'a quittée... il était calme... Il ignorait donc ?... Ce bruit !... quel est ce bruit ?

GASTON

Ah ! Hélène !...

HÉLÈNE

C'est lui ! Gaston, viens, viens !... ils veulent t'arrêter... te prendre... Tu cours un danger, je ne sais lequel, mais grave, réel... Le duc l'a dit... Gaston, tu ne me quitteras pas.

GASTON

Ah ! oui, voilà donc pourquoi ils m'attendaient à la porte.

HÉLÈNE

Qui ?

GASTON

Des hommes armés.

HÉLÈNE

C'est cela, des gardes... car... Oh ! tu ne m'avais pas dit ce qui t'amenait à Paris... Malheureux !... des secrets pour moi... Voyons, pas un instant à perdre... Le duc... il est pour toi... il est là... il m'a dit de l'attendre... Mais il ne savait pas... Viens, Gaston, viens !...

Scène X

Hélène, Gaston, un capitaine.

GASTON, à part

Je suis perdu !

HÉLÈNE, au capitaine

Que voulez-vous, monsieur ?

LE CAPITAINE

M. le chevalier Gaston de Chanley ?

HÉLÈNE

M. de Chanley ? (Bas à Gaston.) Pas un mot ! (À part.) Je ne le connais pas.

LE CAPITAINE

Mais monsieur ?...

HÉLÈNE

Monsieur est M. de Livry, arrivé d'hier à Paris... Monsieur n'a rien à faire avec vous... il est ici chez le duc... il vient voir le duc... Demandez plutôt au duc... il est là... il va venir.

LE CAPITAINE

Monsieur, j'ai l'ordre de vous arrêter.

HÉLÈNE

Mais puisque je vous dis...

LE CAPITAINE

Monsieur, votre parole de gentilhomme que vous n'êtes pas celui que je cherche.

GASTON

Voici mon épée, monsieur.

LE CAPITAINE

Suivez-moi, monsieur.

(Hélène pousse un cri.)

GASTON

Adieu, Hélène !

HÉLÈNE

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

Scène XI

Hélène, puis le Régent et Dubois.

HÉLÈNE, à la porte du Régent et la secouant

Gaston ! Gaston !... Fermée... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Mais venez donc, monsieur le duc, venez donc ! Ici, à l'aide ! au secours !

LE RÉGENT

Me voilà ; qu'y a-t-il ?

HÉLÈNE

Mais vous ne savez donc pas ?... vous n'avez donc pas entendu ?... Ici, chez vous, dans votre maison... ils l'ont arrêté, ils l'emmènent... (Elle tombe à genoux, les mains jointes.) Monsieur... monsieur... monsieur !...

(Elle s'évanouit.)

LE RÉGENT, à Dubois, qui entre

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

DUBOIS

J'ai exécuté votre ordre, monseigneur.

LE RÉGENT

Eh bien, écoute : mon ordre, à présent, est que tu coures après lui, qu'on lui rende la liberté... Je ne veux pas qu'il tombe un cheveu de sa tête !

DUBOIS

Adressez-vous au parlement, monseigneur ; c'est lui qui juge les crimes de haute trahison.

LE RÉGENT

Ah ! mon enfant... mon enfant... reviens à toi... Nous le sauverons !

DUBOIS

C'est ce qu'il faudra voir !

ACTE QUATRIÈME

Un boudoir.

Scène première
Dubois, deux huissiers.

Onze heures sonnent.

DUBOIS

Onze heures !... c'est bien. Vous avez été à la Bastille ? vous avez prévenu M. Delaunay, n'est-ce pas ?

PREMIER HUISSIER

Oui, monseigneur.

DUBOIS

La chapelle sera illuminée ?

PREMIER HUISSIER

Oui.

DUBOIS

Attendez. (Au deuxième.) Avez-vous passé chez MM. de Nocé et de Canillac ?

DEUXIÈME HUISSIER

J'arrive à l'instant de chez le dernier.

DUBOIS

Les avez-vous trouvés ?

DEUXIÈME HUISSIER

Oui, monseigneur.

DUBOIS

Viendront-ils ici ce soir ?

DEUXIÈME HUISSIER

Ils s'y sont engagés.

DUBOIS

À merveille ! Passez chez M. l'abbé de Lorges, aumônier de la Bastille, et dites-lui de s'y trouver d'une heure à deux heures du matin ; il officiera.

DEUXIÈME HUISSIER

J'y vais.

DUBOIS

Dites que c'est de la part de monseigneur, et, en cas d'empêchement, qu'il m'écrive toujours ici, au petit hôtel de Son Altesse, rue du Bac.

DEUXIÈME HUISSIER

Il le saura.

(Il sort.)

DUBOIS, au premier huissier

Un mot encore ; M. Delaunay vous a-t-il fait quelques questions ?

PREMIER HUISSIER

Les questions que Votre Excellence avait prévues.

DUBOIS

Et vous avez répondu ?...

PREMIER HUISSIER

Ce que vous m'aviez ordonné de répondre : c'est-à-dire qu'il s'agissait du mariage du chevalier de Chanley avec mademoiselle de Chaverny.

DUBOIS

Oui, ces chers enfants, nous les marions ; n'est-ce pas, Tapin ?... Allez, monsieur, allez.

(L'huissier sort.)

Scène II

Dubois, Tapin.

TAPIN

Monseigneur ?...

DUBOIS

Ferme les portes ; là, bien ; maintenant, j'ai dit assez de folies ; il est vrai que je parlais au nom de monseigneur... Revenons à la raison... As-tu réussi ?

TAPIN

Parbleu !

DUBOIS

En tout point ?

TAPIN

Devais-je faire autre chose que ce que vous m'aviez dit ?

DUBOIS

Non ; alors le chevalier ?...

TAPIN

Sur votre ordre, on a mis le chevalier dans la même chambre qu'un de mes hommes qui était censé habiter la Bastille depuis six mois ; il a trouvé une bonne évasion toute préparée.

DUBOIS

Il n'a fait aucune difficulté pour s'évader ?

TAPIN

Bon ! il a passé par la fenêtre comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie ; puis, arrivé au milieu de la corde, il ne s'est pas même donné la peine de descendre jusqu'au bout ; il a, pardieu ! sauté de plus de quinze pieds de hauteur ; au point qu'un instant j'ai eu peur qu'il ne se fût cassé la jambe.

DUBOIS

C'eût été fort malheureux.

TAPIN

Dieu merci, il n'en est rien ; rassurez-vous.

DUBOIS

De sorte qu'à cette heure... ?

TAPIN

Il est sur la route de Flandre.

DUBOIS

Bravo ! celle où les postes sont le mieux servies... Ah ! monseigneur, ce n'est pas assez pour vous d'épargner vos ennemis, vous voulez encore les élever jusqu'à Votre Altesse, et, du conspirateur d'hier, faire aujourd'hui le mari de votre fille, pour vous donner ensuite à vous-même une raison de lui faire grâce ?... Je m'y oppose... Qu'il échappe à la mort, soit... mais, du moins, qu'un pardon public, une faveur éclatante ne vienne pas promettre l'impunité à ceux qui seraient tentés de l'imiter !...

TAPIN

Son Altesse !

DUBOIS

C'est bien !... Pas un mot, maître Tapin, et ne vous éloignez pas ; peut-être aura-t-on besoin de vous.

Scène III

Le Régent, Dubois.

LE RÉGENT

Ah ! te voilà, Dubois !

DUBOIS

À vos ordres, monseigneur.

LE RÉGENT

Eh bien, tout est-il préparé pour le mariage de mademoiselle de Chaverny ?

DUBOIS

Oui, monseigneur ; mais une chose m'inquiète.

LE RÉGENT

Laquelle ?

DUBOIS

Je voudrais seulement savoir comment vous avez déterminé notre belle fiancée, toute plongée dans la douleur comme elle est, à assister au bal que vous donnez ici ce soir.

LE RÉGENT

Je lui ai dit qu'elle y trouverait le Régent, qu'elle pourrait lui demander la grâce du chevalier, et cette assurance a levé tous ses scrupules.

DUBOIS

À merveille !... et si Votre Altesse veut m'indiquer l'heure qu'elle a fixée ?...

LE RÉGENT

Mettons cela à deux heures du matin.

DUBOIS, calculant

Il est onze heures... À minuit, à Senlis... à deux heures, à Noyon.

LE RÉGENT

Que calcules-tu ?

DUBOIS

Je calcule à quel endroit il sera à deux heures du matin.

LE RÉGENT

Qui ?

DUBOIS

Le futur.

LE RÉGENT

Comment ! où il sera ?

DUBOIS

Oh ! mon Dieu, oui... Demain, à deux heures du matin, il sera à vingt-cinq lieues de Paris.

LE RÉGENT

À vingt-cinq lieues ?

DUBOIS

Oui, s'il court toujours du train dont on l'a vu partir.

LE RÉGENT

Que veux-tu dire ?

DUBOIS

Je veux dire, monseigneur, qu'il ne manque plus qu'une chose au mariage.

LE RÉGENT

Laquelle ?

DUBOIS

Le mari.

LE RÉGENT

Gaston ?

DUBOIS

S'est enfui de la Bastille, il y a une heure.

LE RÉGENT

Tu mens ; on ne se sauve pas de la Bastille.

DUBOIS

Je vous demande pardon, monseigneur, quand on est condamné à mort, on se sauve de partout.

LE RÉGENT

Il s'est sauvé, sachant qu'il devait épouser celle qu'il aimait ?

DUBOIS

Eh ! mon Dieu, oui ; le chevalier... le héros... s'est conduit comme eût fait le dernier malotru... Et, en vérité, monseigneur, il a bien fait.

LE RÉGENT

Dubois... Et ma fille ?...

DUBOIS

Eh bien ?

LE RÉGENT

Elle en mourra !

DUBOIS

Eh ! non, monseigneur ; en apprenant à connaître le personnage, elle s'en consolera ; et vous la marierez à quelque petit prince d'Allemagne ou d'Italie... au duc de Modène par exemple, dont mademoiselle de Valois ne veut pas.

LE RÉGENT

Et moi qui lui faisais grâce !

DUBOIS

Il se l'est faite lui-même... il a trouvé cela plus sûr... Et, ma foi, j'avoue que j'en aurais fait autant que lui...

LE RÉGENT

Oh ! toi, tu n'es pas gentilhomme...

DUBOIS

Oh ! quant à cela, c'est vrai !... Je suis vilain, et je m'en vante...

LE RÉGENT

Toi, tu n'avais point fait de serment.

DUBOIS

Vous vous trompez, monseigneur : j'avais fait celui d'empêcher Votre Altesse d'accomplir un acte de folie ; et j'y ai réussi.

LE RÉGENT

Pas un mot de tout cela devant Hélène. Je me charge de lui apprendre la nouvelle.

DUBOIS

Et moi, de rattraper votre gendre ?

LE RÉGENT

Non pas... Il est sauvé, qu'il en profite... Sauvé au moment où j'avais tout préparé... où Hélène allait...

GASTON, au fond

Il faut que je lui parle... à l'instant, à l'instant même...

DUBOIS

Ah ! mon Dieu !

LE RÉGENT

Cette voix...

L'HUISSIER, annonçant

M. le chevalier Gaston de Chanley.

(Tous deux se regardent avec une expression différente.)

LE RÉGENT

Gaston !... Ah ! je le savais bien, qu'avec cette voix-là, avec ce visage-là, avec ce cœur-là, on était incapable d'une lâcheté !... Tu vois, Dubois, il ne faut pas juger tout le monde d'après soi !... surtout quand on s'appelle Dubois ! (À l'huissier.) Faites entrer.

DUBOIS

Attendez au moins que je sorte, monseigneur.

LE RÉGENT

Ah ! c'est juste, il te reconnaîtrait.

DUBOIS

Revenir... le niais !

(Il sort.)

Scène IV

Le Régent, Gaston.

GASTON

Monseigneur !...

LE RÉGENT

Comment ! c'est vous, monsieur ?

GASTON

Oui, monseigneur ; un miracle s'est opéré en ma faveur ; on m'a mis dans le cachot d'un prisonnier qui avait tout préparé pour son évasion ; il s'était procuré une lime, il a scié un barreau,

nous nous sommes évadés ensemble, et me voilà.

LE RÉGENT

Et, au lieu de fuir, monsieur, au lieu de gagner la frontière, de vous mettre en sûreté, vous êtes revenu ici au péril de votre tête ?

GASTON

Monseigneur, je dois l'avouer, la liberté m'a d'abord séduit ; mais presque aussitôt j'ai réfléchi !

LE RÉGENT

À Hélène, que vous abandonniez...

GASTON

Et à mes compagnons que je laissais sous le couteau.

LE RÉGENT

Et vous avez décidé alors... ?

GASTON

Que j'étais lié à leur cause jusqu'à ce que nos projets fussent accomplis.

LE RÉGENT

Nos projets ?...

GASTON

Ne sont-ce pas les vôtres comme les miens ?...

LE RÉGENT

Écoutez, monsieur : je crois que l'homme doit demeurer dans la mesure de sa force : il est des choses que Dieu semble lui défendre d'exécuter, des avertissements qui lui disent de renoncer à certains projets... Eh bien, je crois que c'est un sacrilège à lui de méconnaître ces avertissements, de rester sourd à cette voix... Nos projets sont avortés, monsieur, n'y pensons plus.

GASTON

Au contraire, monseigneur, pensons-y plus que jamais.

LE RÉGENT

Mais à quoi songez-vous, monsieur, de vouloir persister ainsi dans une entreprise devenue maintenant si difficile qu'elle en est presque insensée ?

GASTON

À quoi je songe, monseigneur ? Je songe à nos amis arrêtés,

jugés, condamnés, M. d'Argenson me l'a dit, prêts à marcher à l'échafaud... à nos amis que la mort du Régent seule peut sauver !... à nos amis qui diraient, si je quittais la France, que j'ai acheté mon salut au prix de leur perte, et que les portes de la Bastille se sont ouvertes devant mes délations.

LE RÉGENT

Ainsi, monsieur, vous sacrifiez tout à ce point d'honneur... tout... même Hélène ?...

GASTON

S'ils vivent encore, il faut que je les sauve.

LE RÉGENT

Et s'ils sont morts ?...

GASTON

Il faut que je les venge.

LE RÉGENT

Ainsi, vous persistez ?...

GASTON

Plus que jamais... Il faut que le Régent meure... et le Régent mourra.

LE RÉGENT

Mais, auparavant, ne voulez-vous pas voir mademoiselle de Chaverny ?

GASTON

Monseigneur... je suis homme... j'aime... et, par conséquent, je suis faible. Je vais avoir à lutter à la fois contre ses larmes et contre ma propre faiblesse... Monseigneur... je ne verrai Hélène qu'à la condition que vous me jurerez de me faire voir le Régent.

LE RÉGENT

Et si je refuse de prendre cet engagement ?

GASTON

Alors, je ne reverrai pas Hélène... je suis mort pour elle... Il est inutile qu'elle revienne à l'espoir pour le reperdre... C'est bien assez qu'elle me pleure une fois !

LE RÉGENT

Mais, alors, que ferez-vous ?

GASTON

J'irai attendre le Régent partout où je saurai qu'il doit passer...
Je le frapperai partout où je le rencontrerai.

LE RÉGENT

Encore une fois, réfléchissez.

GASTON

Sur l'honneur de mon nom, monseigneur, je vous somme de
me prêter votre appui... ou je vous déclare que je saurai m'en
passer.

LE RÉGENT

Alors, monsieur, puisque c'est une résolution prise...

GASTON

Irrévocable.

LE RÉGENT

Écoutez ceci : je donne une fête ce soir... ici...

GASTON

Ici, monsieur ?

LE RÉGENT

Le Régent y vient.

GASTON

Grand Dieu !

LE RÉGENT

Il y vient seul, sans suite, sans défense.

GASTON, tressaillant

Vous dites ?...

LE RÉGENT

Je dis qu'il y vient seul, sans suite, sans défense... comprenez-
vous ?...

GASTON

Oui, je comprends.

LE RÉGENT

Qu'avez-vous ?

GASTON

Ah ! c'est affreux, ce me semble !

LE RÉGENT

Vous hésitez ?

GASTON

Non... non... monseigneur... non, je n'hésite pas... mais, croyez-moi, c'est une chose terrible que de tuer un homme sans défense, un homme qui se livre de lui-même, qui reçoit le coup en souriant à son meurtrier... Tenez, je me croyais courageux et fort ; mais il doit en être ainsi de tout conspirateur qui a pris l'engagement que j'ai pris... Dans un moment de fièvre, d'enthousiasme ou de haine, on a fait le serment fatal, on a entre soi et sa victime tout l'espace de temps qui doit s'écouler... Puis, le serment prêté, la fièvre se calme, l'enthousiasme s'éteint, la haine diminue, on voit apparaître, à l'autre côté de l'horizon, celui auquel on doit aller et qui vient à vous ; chaque jour vous en rapproche, et alors on frémit... car seulement alors, on comprend à quel crime on s'est engagé, et cependant, le temps inexorable s'écoule, et, à chaque heure qui sonne, on voit la victime qui fait un pas jusqu'à ce qu'enfin l'espace disparaisse... Et l'on se trouve face à face ! Alors... alors, croyez-moi, les plus braves tremblent... alors, on s'aperçoit qu'on n'est pas, comme on l'avait cru, le ministre de sa conscience, mais l'esclave de son serment... On est parti le front haut en disant : « Je suis élu !... » on arrive le front courbé en disant : « Je suis maudit ! »

LE RÉGENT

Vous êtes encore libre de refuser ce que je vous offre, monsieur.

GASTON

Non... non, monsieur... J'accomplirai ma tâche quelque terrible qu'elle soit !... Mon cœur frémit, mais ma main restera ferme... Voyons, monsieur, achevez vos instructions... À quoi reconnaitrai-je le Régent ? Vous savez que je ne l'ai jamais vu.

LE RÉGENT

Toutes les fois que le Régent vient ici, il a l'habitude, vers minuit, pour se soustraire un instant aux regards importuns, de se

retirer dans ce boudoir, qu'il affectionne je ne sais pourquoi et où personne n'entre plus du moment qu'il y est entré. J'aurai soin que cette porte reste ouverte... Cachez-vous jusque-là, et, à minuit, entrez hardiment.

GASTON

Mais je vous répète que je ne le connais pas.

LE RÉGENT

Celui qui sera assis là sera le Régent, je vous en réponds. Je vous laisse ; j'entends quelque bruit dans les salons, il faut que je sois là pour recevoir mes hôtes. Ainsi, à minuit.

Scène V

Gaston, seul.

Oui... oui... un complot, c'est un réseau de fer qui nous presse, qui nous enveloppe, qui nous étreint... Une fois entré dans un complot, il faut marcher en avant... toujours... sans regarder en arrière !... il faut fermer les yeux pour ne pas voir les larmes de ceux qui nous aiment... endurcir son cœur pour ne pas s'émouvoir à leurs cris. Ô Hélène, Hélène ! si tu savais...

Scène VI

Hélène, Gaston.

HÉLÈNE

Gaston !... Gaston !... sauvé !... libre !... Oh ! ce n'est pas un songe... Gaston ! mon bien-aimé !... mon époux !...

GASTON

Oui, me voilà, Hélène... un bonheur inespéré... un miracle...

HÉLÈNE

Tu as pu fuir ?

GASTON

Oui.

HÉLÈNE

Et alors, tu as pensé à moi... tu es accouru à moi... tu n'as pas voulu fuir sans moi... Oh ! je reconnais bien là mon Gaston !... Eh

bien, me voilà, mon ami ; emmène-moi où tu voudras, je suis prête, je te suis.

GASTON

Hélène, ne t'es-tu pas dit quelquefois, avec orgueil, que tu n'étais pas la fiancée d'un homme ordinaire ?

HÉLÈNE

Oh ! oui.

GASTON

Eh bien, Hélène, aux âmes d'élite des devoirs plus grands et, par conséquent, des épreuves plus grandes sont imposées... J'ai à accomplir, avant d'être à toi, la mission pour laquelle je suis venu à Paris... Nous avons, tous deux, une destinée fatale à subir ; mais, que veux-tu, Hélène ? il en est ainsi... Notre vie ou notre mort ne tient plus qu'à un seul événement, et cet événement s'accomplira cette nuit même.

HÉLÈNE

Que dites-vous, Gaston ?

GASTON

Écoute, Hélène ; prépare tout pour notre départ... et, si dans une heure, nous ne sommes pas dans les bras l'un de l'autre, fuyant vers l'exil, qui sera pour nous le bonheur, puisque nous fuirons ensemble... Hélène, ne m'attends plus ! Hélène, crois que tout ce qui vient de se passer entre nous est un songe !... et, si tu peux en obtenir la permission, viens me retrouver à la Bastille.

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu, que me dis-tu là, Gaston ?

GASTON

Hélène, sois forte, sois grande, sois digne de toi et de moi !... Prie pour ton époux, Hélène !... car, prier pour lui, c'est prier encore pour la Bretagne et pour la France...

HÉLÈNE

Gaston !

GASTON

Ne me suis pas... je te le défends... je t'en prie...

(Il sort.)

Scène VII
Hélène, puis le Régent.

HÉLÈNE

Moi, le perdre... Oh ! mon Dieu ! qu'a-t-il dit là ?... Je le perds si je reste ici... Est-ce donc ici que doit se passer la terrible catastrophe qui pèse sur nous depuis l'heure où nous avons quitté la Bretagne ?... Oh ! venez, venez, monsieur le duc ; c'est le ciel qui vous amène... Venez, venez...

LE RÉGENT

Qu'avez-vous, mon enfant ?... et d'où viennent ces larmes, cette émotion ?...

HÉLÈNE

Monseigneur, il ne veut plus partir.

LE RÉGENT

Qui ?

HÉLÈNE

Gaston !

LE RÉGENT

Vous l'avez donc revu ?

HÉLÈNE

Oui, ici, à l'instant même !... Je vous dis, monsieur, qu'il ne veut plus partir !... Il a quelque projet terrible !

LE RÉGENT

Et ce projet, le connaissez-vous ?

HÉLÈNE

Je le devine.

LE RÉGENT

Quel est-il ?

HÉLÈNE

Vous m'avez dit que le Régent venait ici, ce soir, chez vous ?

LE RÉGENT

Oui.

HÉLÈNE

Eh bien, c'est cela.

LE RÉGENT

Quoi ?

HÉLÈNE

Monseigneur, Gaston veut tuer le Régent !

LE RÉGENT

Vous croyez ?

HÉLÈNE

Oh ! j'en suis sûre... C'est pour cela qu'il a quitté Nantes... c'est pour cela qu'il avait été arrêté, qu'il sera condamné à mort !...

LE RÉGENT

Vous supposez l'homme que vous aimez capable d'un pareil crime, Hélène, et vous continuez d'aimer cet homme ?

HÉLÈNE

Oh ! monsieur... vous connaissez l'effroyable logique des partis... Ils ne croient pas au crime en politique ; bien plus, ils transforment le crime en action louable. En tuant le Régent, Gaston croit venger la France, Gaston croit sauver le roi.

LE RÉGENT

Venger la France !... La France demande-t-elle donc vengeance ? Sauver le roi !... Le roi court-il quelque danger ?...

HÉLÈNE

Oui ; le danger auquel a succombé monseigneur le grand dauphin, le danger auquel ont succombé monseigneur le duc et madame la duchesse de Bourgogne, le danger auquel a succombé le duc de Berry !

LE RÉGENT

Mais enfin, ce danger, quel est-il ?...

HÉLÈNE

Celui d'être empoisonné, comme le reste de la famille.

LE RÉGENT

Empoisonné !... que dites-vous, Hélène ?

HÉLÈNE

Je dis ce que dit la France.

LE RÉGENT

Vous accusez le Régent ?

HÉLÈNE

Celui qui a frappé l'aïeul, le père et la mère épargnera-t-il
l'enfant, quand cet enfant le sépare, seul, du trône ?

LE RÉGENT

Oh ! et ma fille aussi !...

HÉLÈNE

Sa fille !...

LE RÉGENT

Jusqu'à ma fille qui m'accuse et me calomnie !...

HÉLÈNE, tombant à genoux

Mon père !...

LE RÉGENT

Oh ! les infâmes !... les infâmes !... Voilà donc où ils en sont
arrivés !... Ce n'est point assez de m'accuser dans le passé, ils
m'accusent dans l'avenir... Mais l'avenir ne sera pas complice...
et Louis XV vivra pour me justifier.

HÉLÈNE

Pardon, pardon, mon père !

LE RÉGENT

Relevez-vous. (Minuit sonne.) Minuit ! on vient !...

HÉLÈNE

C'est Gaston, sans doute.

LE RÉGENT

Silence ! Cachez-vous là derrière... et pas un mot... pas un
geste !

Scène VIII

Le Régent, assis à une table où sont des papiers ;
Gaston, entr'ouvrant la porte ; Héléne, cachée ; puis Dubois.

LE RÉGENT

C'est vous, chevalier ?...

GASTON

Ne m'avez-vous pas dit qu'à minuit... ?

LE RÉGENT

Oui.

GASTON

Dans cette chambre... ?

LE RÉGENT

Oui.

GASTON

Vous me mettriez face à face avec le Régent ?

LE RÉGENT

Oui, monsieur, et je tiens parole... Que cherchez-vous ?... où regardez-vous ?... C'est moi qu'il faut regarder, monsieur... car c'est moi que vous cherchez... Allons, sauveur de la patrie !... sauveur du roi !... Nous sommes face à face... vous avez le couteau à la main... frappez !... mais frappez donc... Je suis le Régent !...

GASTON

Le Régent, vous ?

HÉLÈNE, qui a reparu

Mon père !...

GASTON

Ton père ?...

HÉLÈNE, le prenant par la main

Gaston... à genoux... à genoux devant lui... Je te dis que c'est mon père !

GASTON, tombant à genoux

Oh !

HÉLÈNE

Grâce pour lui, mon père, grâce pour moi !

LE RÉGENT

Calme-toi, ma fille... Relevez-vous, chevalier.

GASTON

Mais mon serment ? mais ceux devant qui je l'ai prononcé ?...

LE RÉGENT, s'asseyant et écrivant

Ils pourront bien vous pardonner, monsieur, puisque je leur pardonne...

(Il donne le papier à Gaston.)

GASTON, se relevant

Ah ! ah !

DUBOIS, qui a écouté

Bravo, monseigneur ! la folie est complète !

LE RÉGENT

Regarde-les, et dis encore que c'est mal fait de pardonner !...

GASTON

Mon Dieu !... Est-ce que je me trompe ?...

LE RÉGENT

Dubois, je te présente le chevalier Gaston de Chanley.

GASTON

Vous, capitaine ?...

DUBOIS

Je vous l'avais bien dit, chevalier : Défiez-vous de la police !
de ce coquin de Dubois !

DISTRIBUTION

LE RÉGENT	M. Geffroy
DUBOIS	M. Regnier
GASTON	M. Brindeau
Le marquis de PONTCALEC	M. Maurant
Le comte de MONTLOUIS	M. Fecther
Le capitaine	M. Dupuis
TAPIN	M. Got
LA JONQUIÈRE	M. Fonta
OVEN	M. Riché
L'hôtelier	M. Micheau
L'huissier	M. Alexandre
Premier garde	M. Mathien
Deuxième garde	M. Rousset
HÉLÈNE	M ^{me} Mélingue
Madame DESROCHES	M ^{me} Mirecourt
Madame BERNARD	M ^{me} Thénard